BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"

SELEUCUS NICATOR.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens anteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

TOME XIII.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

Depuis la bataille de Mantinée jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand.

PAR J. GILLIES. TOME 3.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE LA GRÈCE,

PAR J. GILLIES.

CHAPITRE XIII.

Troubles en Grèce apaisés par Antipater. Procès de Ctésiphon et de Démosthène. Sentence de bannissement contre Eschine. Etat de la Grèce pendant le règne d'Alexandre.

PENDANT les trois premières années de l'expédition et des triomphes d'Alexandre en Asie, la fermeté et la vigilance d'Antipater réprimèrent les rebellions dans la Grèce [1]; mais l'attention de ce général ayant été détournée par une

[1] L'an 330 avant J. C.

révolte dans la Thrace, des affaires des provinces méridionales, les Lacédémoniens excités par l'ambition guerrière de leur roi Agis, osèrent faire éclater contre la Macédoine des hostilités qu'ils méditoient depuis long-temps. Ils firent alliance avec quelques petits états du Péloponnèse, qui suivirent imprudemment leurs conseils, et formèrent une armée de vingt-deux mille hommes.

Antipater ayant apaisé l'insurrection de Thrace, entra dans la péninsule de la Grèce, avec des forces supérieures, et défit les confédérés dans une bataille qui fut fatale au roi Agis et à trois mille Péloponnésiens.

Les vaincus obtinrent la permission d'envoyer des ambassadeurs pour implorer la clémence d'Alexandre. Les républiques rébelles obtin-

rent de ce prince généreux la promesse du pardon, sous la condition qu'elles poursuivroient avec une juste sévérité les auteurs de la révolte.

Depuis ce temps jusqu'à la mort d'Alexandre, la Grèce jouit, pendant dix-huit années, d'une tranquillité et d'un bonheur peu communs. L'humeur soupçonneuse et sévère d'Antipater fut contenue par les ordres exprès de son maître qui, pourvu que les différens états lui fournissent le contingent fixé pour l'entretien de ses armées, ne vouloit point exiger d'eux d'autres marques de soumission. Sous la protection d'un souverain aussi indulgent qui les associoit à la gloire de ses conquêtes, les Grecs conservèrent la forme et présentèrent toujours l'image de ces constitutions libres dont l'esprit avoit animé leurs ancêtres.

Tandis qu'Alexandre poursuivoit les meurtriers de Darius, Athènes voyoit accourir, des républiques voisines, une foule de spectateurs, pour contempler le combat qui se livroit entre Eschine et Démosthène [1], dont la rivalité de puissance et de gloire avoit long-temps partagé l'affection de leurs concitoyens. En conséquence d'un décret proposé par Ctésiphon, Démosthène avoit été honoré d'une couronne d'or, pour récompense des services rendus à la patrie. Son adversaire avoit, avant même la mort de Philippe, dénoncé l'auteur de ce décret, comme ayant violé les lois de l'état; premièrement, en proposant de rendre des honneurs publics à un homme qui étoit actuellement dépositaire de deniers publics, et qui n'avoit pas encore rendu ses comptes;

[1] L'an 330 avant J. C.

secondement, parce que, contre la loi, il avoit demandé que la couronne décernée à Démosthène fût proclamée sur le théâtre; troisièmement, parce que les prétendus services de Démosthène n'avoient tourné qu'à la ruine et à la honte du pays, et qu'au lieu de recevoir une couronne pour salaire, on auroit dû le punir comme traître. Différentes circonstances qu'il seroit inutile d'expliquer ici, empêchèrent les Athéniens d'entendre les débats de cette importante affaire, jusqu'à la sixième année du règne d'Alexandre. Le triomphe des Macédoniens semblöit promettre toutes sortes d'avantages à Eschine, qui avoit été le partisan de Philippe et de son illustre fils, et qui, en attaquant Ctésiphon, se proposoit surtout de blesser Démosthène, l'ennemi acharné de ces deux monarques.

On trouve dans le discours d'Eschine toute la force du raisonnement et de l'argumentation, réunie à l'éloquence la plus brillante. Cependant la véhémence persuasive de Démosthène l'emporta. Le discours par lequel il gagna sa cause sera admiré dans les âges les plus reculés du monde. Quel enthousiasme ne dut pas exciter l'orateur dans son auditoire, lorsque, se justifiant d'avoir conseillé la fatale bataille de Chéronée, il s'écria : Non, mes concitoyens, vous n'avez point failli : non, j'en jure par les mânes de ces héros qui ont péri pour la même cause dans les champs de Marathon et de Platée!

L'orateur non-seulement justifia Ctésiphon, et se justifia lui-même, mais il fit prononcer l'exil de son adversaire, comme convaincu de calomnie. Quelque honorable que fût ce triomphe, Démosthène tira

une gloire plus solide de la générosité avec laquelle il se comporta envers son rival vaincu. Avant qu'Eschine s'embarqua, il lui porta une somme d'argent qu'il le força d'accepter. Cette magnanimité rendit plus sensible à Eschine la douleur de son bannissement. Qu'il est affreux, s'écria-t-il, de quitter un pays où les ennemis sont plus généreux que les amis ne le sont ailleurs.

Eschine se retira dans l'île de Rhodes, et y fonda une école d'éloquence qui fleurit pendant plusieurs siècles. On rapporte qu'ayant lu à ses élèves le discours qui avoit été cause de son exil, on l'accueillit avec de vifs applaudissemens; mais lorsqu'il vit les applaudissemens redoubler à la lecture de la réponse de Démosthène, loin d'en témoigner de l'envie, il dit à son auditoire: Quelle eût donc été votre admiration, si vous eus-

siez entendu l'orateur lui-même!

Démosthène survécut à Alexandre, dont la magnanimité dédaignoit de punir un ennemi qu'il ne regardoit pas comme dangereux; mais cet illustre Athénien fut victime de la politique plus ombrageuse d'Antipater. A la demande de ce général macédonien, il fut banni d'Athènes, et ayant été poursuivi par des assassins macédoniens dans la petite île de Calaurie, il y termina sa vie par le poison [1].

Les Grecs privés de l'honneur, mais en même temps exempts des inquiétudes d'une souveraineté indépendante, et n'étant point troublés par ces dissensions continuelles et sanglantes, qui déshonorent les annales de leur liberté tumultueuse, se livrèrent à leur penchant naturel pour augmenter les jouissances et les

[1] L'an 322 avant J. C.

agrémens de la société; penchant qui les distingue éminemment de toutes les autres nations de l'antiquité. Leurs fêtes innombrables, leurs spectacles, leurs représentations dramatiques furent célébrés avec plus de pompe qu'ils ne l'avoient jamais été. Les écoles des philosophes et des rhéteurs étoient fréquentées par des personnes de toutes les classes. La peinture et la sculpture étoient cultivées avec autant d'ardeur que de succès. On fit des progrès notables dans les sciences. Les Grecs, et en particulier les Athéniens, rivalisoient encore de goût et de génie, mais non de courage et de vertu avec leurs ancêtres. Cependant même dans cet état dégénéré, lorsque le patriotisme et la véritable valeur étoient éteints, lorsque ces républicains vaincus n'avoient plus ni liberté, ni pays à défendre; leur réputation guerrière re-

vivoit, et étoit illustrée par une sorte d'association à la gloire de leur vainqueur. Sous Alexandre, leurs exploits, quoique le but en fût différent, surpassoient peut-être les victoires des plus beaux temps de la Grèce, et, par une singularité remarquable, l'époque de leur abaissement politique se rapporte à l'époque la plus brillante de leur gloire militaire. Alexandre lui-même aimoit à passer pour un Grec; son royaume avoit été fondé par une colonie grecque, et ce fut sous le prétexte de venger les injures faites à sa nation, qu'il commença et termina les entreprises les plus extraordinaires dont il soit fait mention dans les annales du monde.

CHAPITRE XIV.

Expédition d'Alexandre dans les Indes. Prise d'Aornos. Passage de l'Indus et de l'Hydaspes. Défaite de Porus. Fondation de Nicée et de Bucéphalie. Prise de Sangala. Limite des conquêtes d'Alexandre en Orient. Marche à travers le désert de Gédrosie. Voyage de Néarque.

Une sage politique, plutôt qu'une ambition insensée avoit amené Alexandre sur les bords sauvages de l'Oxus et de l'Iaxartes. Les féroces nations de ces contrées inhospitalières, avoient, dès l'antiquité la plus reculée, fait des excursions fréquentes dans les provinces plus riches et plus civilisées de l'Asie; s'il n'avoit point porté la terreur de son nom dans

les plaines de la Scythie, le vainqueur n'auroit point joui en sûreté des richesses de Suze et de Babylone ; et sans les secours des corps nombreux de guerriers qu'il recruta dans ces pays barbares, il n'eût pu entreprendre avec prudence la conquête de l'Inde. Il fit dès le printemps [1] ses préparatifs pour cette grande expédition. Il laissa Ampitas gouverneur de la Bactriane, avec des forces suffisantes pour se faire respecter des provinces voisines.

Alexandre, avec tout le reste de ses forces, se dirigea vers le sud : en dix jours de marche il passa le Paropamise qui est une ramification de cette chaîne immense de montagnes, laquelle s'étend de la côte de Cilicie à la mer de la Chine. Les Grecs confondoient cette chaîne méridionale distinguée dans les différentes por-

[1] L'an 327 avant J. C.

tions de sa longueur, sous les noms de mont Taurus, Paropamise, Imaüs et Edmodus, avec la chaîne septentrionale, dont le Caucase fait partie, et dont les branches éloignées vont des bords de l'Euxin à l'extrémité oriental de la Tartarie. Telle est en quelque sorte l'énorme charpente qui supporte la masse de l'Asie. Les plateaux intermédiaires, notamment les parties situées vers la Bukarie qui en occupent le centre, sont beaucoup plus élevés que toute autre portion du continent oriental. Les hauteurs presque inaccessibles du Paropamise avoient jusqu'alors défendu, (si nous en exceptons l'obscure expédition de Darius,) la foible majesté de l'Inde contre les destructeurs du monde. Les difficultés de ce célèbre voyage, ont été peut-être exagérées plutôt que décrites par les historiens d'Alexandre.

Mais ce n'étoit pas seulement la nature du pays qui présentoit un obstacle aux Macédoniens. Les régions boréales de l'Inde étoient habitées anciennement, comme elles le sont encore aujourd'hui, par des hommes doués d'une force et d'un courage supérieurs. La résistance désespérée qu'on devoit attendre des peuples de ces contrées, rendoit aussi difficile à Alexandre de pénétrer dans la péninsule de l'Inde par terre, qu'il a toujours été facile aux puissances maritimes de l'Europe, de dompter les habitans lâches et efféminés des côtes.

Ce chef expérimenté paroît avoir dirigé son armée par la route de Candahar, bien connue des caravanes d'Agra et d'Ispahan. Arrivé sur les bords du Cophès, il divisa ses forces, en retint la plus grande partie immédiatement sous ses or-

dres, et détacha le reste sous le commandement d'Héphestion et de Perdiccas, pour éclairer la route de l'Indus, et faire tous les préparatifs nécessaires au passage de ce fleuve.

Après plusieurs combats opiniâtres, il soumit les Aspiens, les Thryréens, les Arasaques et les Assacènes; rétablit la sûreté sur les rives du Choas et du Cophès; chassa les barbares de leurs repaires, et les força de fuir au nord vers les montagnes où sont les sources de l'Oxus et de l'Indus.

Il y avoit sur les bords de ce dernier fleuve une forteresse que les Baziriens défendirent long-temps contre ses attaques. Cette place, nommée par les Grecs Aornos, servoit de refuge, non-seulement aux Baziriens, mais aux plus belliqueux de leurs voisins. Le mont Aornos avoit

deux cents stades [1] de circuit et onze [2] de hauteur dans sa moindre élévation; il n'étoit accessible que par une route taillée dans le roc; il y avoit vers le sommet, une source d'eau abondante, un bois touffu, et assez de terres labourables pour occuper les bras d'un millier d'hommes. Alexandre fut excité par une noble émulation à s'emparer d'une place devant laquelle la fable supposoit que les plus grands héros de l'antiquité avoient échoué. Grace à l'assistance et aux instructions de quelques tribus voisines, ennemies des Bazîriens, Ptolémée gravit sans être découvert, une partie du rocher; Alexandre, avec sa promptitude ordinaire, éleva montagne contre montagne, dressa ses machines, et se prépara à attaquer vigoureusement

[1] Sept lieues et demie.

[2] 1040 toises.

la place. La garnison envoya un héraut sous prétexte de proposer une capitulation ; mais les vues secrètes de l'ennemi étoient de traîner pendant tout un jour les négociations en longueur, et de s'évader pendant la nuit. Alexandre pénétra ce dessein, et crut devoir aussi user d'artifice. Il attendit patiemment que les Indiens fussent descendus de la montagne, et prit possession de la forteresse qu'ils abandonnoient ; mais il avoit placé un détachement pour couper la retraite aux fuyards, et punir leur perfidie.

Les Macédoniens continuèrent leur route au sud d'Aornos, entre le Cophès et l'Indus, vers le mont Méros et la célèbre ville de Nysa. Ils reçurent en chemin une députation de cette ville qui passoit pour avoir été fondée dans les temps héroïques ou fabuleux par une colonie grecque, que

Bacchus plaça à l'extrémité de ses conquêtes en Orient. Ces Grecs émigrés, en supposant un instant que les habitans de Nysa fussent réellement autorisés à prendre ce nom, paroissoient avoir dégénéré sur le territoire de l'Inde, sous le rapport du courage, tandis qu'ils avoient conservé la politique, l'éloquence et les artifices de leurs frères d'Europe.

On les conduisit devant Alexandre, qui étoit en ce moment assis dans sa tente, tout couvert de sueur, de poussière et encore armé de son casque et de sa lance. Ils témoignèrent à son aspect le plus grand effroi, et se prosternèrent à terre. Le roi les fit relever, et leur parla avec sa bonté ordinaire : alors ils devinrent plus hardis, et le prièrent de conserver leur pays et leur liberté, en faveur de leur fondateur Bacchus. Pour prouver leur allégation, ils

insistèrent sur ce que le nom de Nysa étoit le même que celui de la nourrice de Bacchus ; ils alléguèrent aussi l'abondance non-seulement de vignes et de lauriers, mais de lierre qui croissoient sur leur territoire, et non dans d'autres parties de l'Inde.

Alexandre admettant volontiers une prétention qui attesteroit aux siècles futurs qu'il avoit porté ses conquêtes plus loin que Bacchus, accorda leur demande.

Eratosthènes le Cyrénéen et plusieurs autres écrivains de l'antiquité, ont avancé que les fictions concernant l'expédition de Bacchus dans les Indes, ont été inventées par les flatteurs d'Alexandre, mais Strabon observe judicieusement que la croyance à cette expédition étoit fort antérieure au siècle où vivoit le fils de Philippe. Pour justifier cette observation, il cite des vers de Sophocle et d'Euripide.

Le roi instruit que Nysa avoit un gouvernement aristocratique, demanda comme ôtages cent de leurs principaux citoyens et trois cents cavaliers. Cette proposition fit sourire Acuphis, chef de l'ambassade. Alexandre lui demanda pourquoi il sourioit. O roi, répondit-il, nous vous donnerons volontiers trois cents de nos cavaliers, et plus si vous l'exigez; mais croyez-vous qu'une ville puisse rester tranquille après avoir perdu cent de ses plus vertueux citoyens? Si au lieu de cent honnêtes gens vous vous contentiez d'un pareil nombre de mauvais sujets de Nysa, soyez assuré qu'à votre retour, vous trouveriez notre pays dans un état plus florissant que vous ne l'auriez laissé.

Charmé de cette réponse adroite, Alexandre renonça à son projet, mais il se fit accompagner de la cavalerie, et

du fils et du neveu d'Acuphis, ambitieux d'apprendre l'art de la guerre sous un général aussi accompli.

Les affaires dont nous venons de parler et une marche de seize jours, depuis l'Oxus juqu'à l'Indus, donnèrent le temps à Héphestion et Perdiccas de préparer le passage de l'armée sur ce fleuve, en établissant probablement un pont de bateaux.

Alexandre reçut sur la rive orientale la soumission des princes voisins. Taxile qui en étoit le plus considérable lui donna outre des présens d'un grand prix, sept mille cavaliers indiens auxiliaires, et lui livra sa capitale Taxile, la ville la plus opulente et la plus peuplée entre l'Indus et l'Hydaspe; mais le roi qui ne vouloit jamais être surpassé en générosité, rendit à Taxile ses états avec de grandes augmentations.

L'armée traversa l'Indus vers le temps du solstice d'été. Dans cette saison les rivières de l'Inde sont grossies par des pluies abondantes et par les neiges fondues qui coulent en torrens du Paropamise. Comptant sur cette circonstance, Porus, prince puissant et brave, s'étoit campé sur les bords de l'Hydaspe, avec trente mille hommes d'infanterie, quatre mille de cavalerie, trois cents chars armés de faux et deux cents éléphans. Son fils étoit à une certaine distance avec un détachement composé du même genre de troupes, toutes bien équipées et parfaitement disciplinées.

Alexandre reconnut la difficulté de passer l'Hydaspe en face d'un ennemi aussi formidable : ce qui n'offroit pas le moindre obstacle c'étoient les éléphans dont le bruit, l'odeur et l'aspect effrayoient également

les chevaux. En conséquence il ramassa des provisions sur la rive opposée, et laissa croire habilement qu'il vouloit attendre, pour effectuer le passage, une saison plus favorable.

Cette ruse ne trompa point les Indiens, et Porus demeura à son poste. Le roi eut recours à un stratagême différent. Il plaça sa cavalerie sur les bords du fleuve, et leur ordonna de jeter pendant la nuit de grands cris de guerre, et de faire sur la rive dont ils étoient maîtres, beaucoup d'agitation et de tumulte, comme si l'on étoit déterminé à tenter le passage.

Ce bruit donna l'alarme à l'ennemi, et Porus conduisit ses éléphans sur les points menacés. Ce manège fut répété pendant plusieurs nuits successives, et les barbares furent fatigués et harassés par de perpétuelles alertes. Porus s'apercevant

qu'on n'avoit eu d'autre intention, en faisant ce vain bruit, que de troubler son repos, renonça enfin à épier les mouvemens de la cavalerie macédonienne ; il resta tranquille dans son camp, après avoir laissé sur les bords du fleuve une garde suffisante.

La sécurité de Porus facilita à Alexandre l'exécution d'un projet qu'il méditoit depuis long-temps. A environ six lieues de son camp, il y avoit sur les bords du fleuve un rocher escarpé couvert d'arbres, et près de ce rocher une île également boisée et habitée. Il étoit facile d'y cacher des troupes. Alexandre résolut d'y passer l'Hydaspe avec un fort détachement qu'il commanderoit en personne, car il faisoit rarement faire aux autres ce qu'il pouvoit entreprendre par lui-même ; il se chargeoit toujours des opérations les plus

importantes ou les plus dangereuses.

La phalange macédonienne, les nouvelles levées du Paropamise, les Indiens auxiliaires et une division de cavalerie restèrent sous les ordres de Cratère. Ce corps d'armée eut ordre d'amuser l'ennemi, en allumant des feux pendant la nuit, et en faisant durant le jour des préparatifs pour traverser l'Hydaspe.

Sur ces entrefaites Alexandre ayant rassemblé un nombre suffisant de bateaux, partit à la tête d'un corps d'élite d'infanterie légère, des archers et des Agriens, de la cavalerie bactrienne, scythe et parthe, et d'un certain nombre de soldats pesamment armés. Après s'être éloigné du fleuve à une distance assez grande pour échapper à l'observation de Porus, il s'avança vers le rocher et

l'île. Là il attendit le moment de s'embarquer.

La fortune favorisa des dispositions aussi judicieuses. Une tempête violente empêcha l'ennemi de s'apercevoir du tumulte; une forte pluie et les éclats de la foudre couvrirent la voix des hommes et le cliquetis des armes. Lorsque la tempête eut cessé, l'infanterie et la cavalerie passèrent sur des bateaux et des radeaux. Le roi étoit à la tête dans un bateau de trente rames où se trouvoient Séleucus, Ptolémée, Perdiccas et Lysimaque dont les noms étoient destinés à remplir le monde de leur gloire, lorsque leur maître ne seroit plus.

Le roi atteignit le premier la rive opposée, à la vue des avant-postes ennemis, qui se hâtèrent de porter à Porus cette fâcheuse nouvelle.

Les Macédoniens se rangèrent en

bataille, mais avant de rencontrer l'ennemi, ils avoient à surmonter une difficulté imprévue. La côte sur laquelle ils étoient débarqués étoit une autre île séparée de la terre ferme par une rivière ordinairement guéable; mais tellement enflée par les pluies de la nuit précédente que l'eau atteignoit la poitrine des hommes et le cou des chevaux. Après avoir passé ce torrent dangereux avec sa cavalerie et ses peltastes, Alexandre s'avança avec toute la rapidité possible, réfléchissant que si Porus lui livroit bataille, ses forces seroient capables de le tenir en échec, jusqu'à ce qu'il eût été rejoint par l'infanterie pesante; mais que si les Indiens étoient frappés d'une terreur panique à ce passage inattendu de l'Hydaspe, les troupes légères arriveroient à temps pour compléter leur déroute.

Porus, dès la première alarme, envoya son fils pour s'opposer au débarquement de l'ennemi avec deux mille chevaux et cent vingt chars armés de faux. Ces forces arrivant trop tard furent repoussées et mises en fuite par les archers à cheval. Leur chef et quatre cents hommes furent tués ; la plupart des chars furent pris ; la mollesse du terrain qui les empêcha de faire leur service s'opposa aussi à leur retraite.

La nouvelle de ce désastre affecta vivement Porus, mais l'imminence du danger ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Cratère se disposoit à passer le fleuve et à l'attaquer de front : ses flancs étoient menacés par la cavalerie macédonienne dont le dernier succès enflammoit le courage. Dans cette conjoncture critique les Indiens paroissent avoir agi avec autant de prudence que de fermeté.

Porus, incapable de résister à tant d'attaques à la fois, laissa une partie de ses éléphans avec une foible escorte pour effrayer la cavalerie de Cratère plutôt que pour lui résister ; puis à la tête de toute son armée, il marcha en personne contre la division ennemie plus formidable que commandoit le roi. Sa cavalerie étoit au nombre de quatre mille hommes, son infanterie de trente mille, mais il comptoit particulièrement sur trois cents chars et deux cents éléphans. Il continua d'avancer jusqu'à ce qu'il trouvât une plaine assez sèche et assez ferme pour que ses chars y manœuvrassent. Ses éléphans furent rangés à cent pieds de distance chacun ; l'infanterie fut placée dans ces intervalles un peu derrière la ligne.

Le monarque indien espéroit par cet ordre de bataille effrayer l'ennemi ; il croyoit que les chevaux refu-

seroient de marcher à la vue des éléphans, que l'infanterie n'oseroit pas attaquer les Indiens de front, de peur d'être elle-même prise en flanc, et foulée aux pieds de ces terribles animaux. Les éléphans portoient d'énormes tours de bois remplies de combattans. La cavalerie étoit sur les ailes et précédée des chars armées de faux.

Alexandre se mit à la tête de la cohorte royale et des archers à cheval. Voyant que l'ennemi étoit déjà en bataille, il ordonna une halte, jusqu'à ce que les troupes pesamment armées l'eussent rejoint. En attendant il examina avec sa diligence ordinaire, la position des Indiens. D'après leur ordre de bataille, il résolut de ne pas les attaquer de front, afin d'éviter les difficultés que Porus avoit habilement placées sur son chemin; il se détermina à

une opération qui, avec des troupes semblables à celles qu'il commandoit, ne pouvoit manquer d'être décisive. En faisant des manœuvres savantes et compliquées, dont les Indiens ne pouvoient comprendre le but, il s'avança imperceptiblement vers leur aile gauche avec l'élite de sa cavalerie. Le reste conduit par Cœnus manœuvra sur l'aile droite avec ordre de s'écarter à une grande distance, afin d'attaquer les Indiens par derrière, s'ils attendoient que les Macédoniens engageassent l'affaire. Mille archers à cheval se dirigèrent du même côté, tandis que l'infanterie macédonienne resta ferme à son poste, attendant le résultat de l'événement.

La cavalerie indienne, harcelée par les archers à cheval, et courant le risque d'être enveloppée, fut obligée de se former en deux divisions,

dont l'une se disposa à résister à Alexandre ; l'autre fit face à Cœnus. Mais cette évolution jeta dans les rangs tant de désordre et de découragement qu'elle ne put résister au choc de la cavalerie macédonienne qui la surpassoit autant en vigueur qu'en discipline.

Les fuyards cherchèrent un asyle dans l'intervalle qu'on avoit laissé entre les éléphans. Ces animaux furent alors dirigés contre la cavalerie ennemie. Ce mouvement ne fut pas plutôt aperçu par l'infanterie qu'elle marcha en avant, et fit pleuvoir sur les assaillans une grêle de dards et de flèches. Partout où les éléphans se présentoient, les Macédoniens ouvroient leurs rangs pour les laisser passer. Sur ces entrefaites, la cavalerie indienne se rallia, et fut repoussée avec encore plus de perte qu'auparavant, elle voulut se

mettre encore sous la protection des éléphans, mais on leur coupa le passage, et elle fut presque entièrement cernée par la cavalerie macédonienne. Dans le même temps, les éléphans, dont les conducteurs avoient été tués, se trouvant engagés dans un espace étroit et en pente, entrèrent, à cause de leurs blessures, dans une fureur plus fatale aux Indiens qu'à leurs ennemis, parce que les Macédoniens ayant l'avantage de combattre sur un terrain découvert échappoient aisément à leur furie.

La bataille étoit décidée avant que la division de Cratère eût passé le fleuve; mais l'arrivée de ces troupes fraîches rendit la poursuite très-meurtrière. L'infortuné Porus perdit ses deux fils, tous ses généraux, vingt mille hommes de pied et trois mille cavaliers. Les éléphans haras-

sés de fatigue, furent tués ou pris ; les chars furent mis en pièces, après avoir été plus formidables en apparence qu'en réalité, s'il nous est permis de croire qu'Alexandre ne perdit que trois cents hommes dans cette action. Les historiens de ce conquérant présentent trop souvent une contradiction évidente ; afin de relever son mérite, ils exagèrent la bravoure et la résistance de ses ennemis ; mais en évaluant les pertes respectives, ils présentent un résultat qui ne s'accorde guères avec cette supériorité de nombre et cette résistance opiniâtre.

Le monarque indien ayant montré le plus grand courage, fut le dernier à quitter le champ de bataille ; ses blessures s'opposèrent à la vîtesse de sa fuite, il fut pris par Taxile, à qui Alexandre avoit recommandé de le saisir vivant ; mais

Porus voyant s'approcher un homme, son ennemi invétéré, fit retourner son éléphant, et se prépara à combattre. Alexandre alors lui envoya Méroé, Indien de distinction, ancien ami de Porus. Les instances de Méroé déterminèrent à se rendre ce prince intrépide, épuisé de soif et de lassitude. Après avoir pris quelque repos et des rafraîchissemens, il fut conduit en présence du vainqueur.

Alexandre admira sa haute taille qui étoit d'environ sept pieds, et la majesté répandue en toute sa personne; mais il admira encore plus son courage et sa magnanimité. Il lui demanda en quoi il pourroit l'obliger; Porus, répondit: en agissant comme un roi. Hé bien! repartit Alexandre, je le ferai pour l'amour de moi; mais que puis-je faire pour vous? Porus répliqua que tous ses

désirs étoient renfermés dans cette seule demande.

La vertu n'eut jamais d'admirateur plus sincère qu'Alexandre. Touché de la fermeté de Porus, il le rétablit sur son trône, le reconnut pour son allié et pour son ami. Quelque temps après, Alexandre ayant soumis les Glausès qui possédoient, sur les frontières septentrionales des états de Porus, trente-sept villes dont la moindre contenoit cinq mille habitans, et les plus considérables au-delà de dix mille, cette province populeuse fut ajoutée aux possessions de son nouvel allié.

Avant de quitter les bords de l'Hydaspe, le roi de Macédoine y fonda deux villes, Nicée et Bucéphale. La première fut ainsi appelée du mot grec Νικη victoire, pour conserver la mémoire des lauriers qu'il y avoit cueillis; la seconde sur la rive op-

posée, reçut son nom en l'honneur de son cheval Bucéphale qui y mourut, accablé par l'âge et la fatigue.

Cet animal, compagnon fidèle des travaux et des dangers de son maître, avoit déjà reçu d'Alexandre des marques insignes d'attachement. Bucéphale étant tombé entre les mains des Uxiens, Alexandre menaça les barbares de mettre leur pays à feu et à sang, s'ils ne lui rendoient ce généreux coursier. Les barbares le lui renvoyèrent aussitôt.

Alexandre laissa une division considérable de l'armée, sous les ordres de Cratère, pour bâtir et fortifier les deux nouvelles villes. Il éprouva peu de résistance pour soumettre les états d'un autre prince nommé Porus, et les riches contrées entre l'Acésines et l'Hydraotes. Les obstacles de la nature furent les principaux, ou plutôt les seuls ennemis qu'il eût à

combattre. La rivière Acésines étoit large de quinze stades [1], profonde et rapide. Son lit est embarrassé de rochers qui suspendant le cours des eaux produisent de dangereux tourbillons. Ceux des Macédoniens qui tentèrent le passage en bateaux, furent entraînés contre les rochers et périrent; mais ceux qui passèrent à la nage avec des outres atteignirent sains et saufs la rive opposée.

L'Hydraotes est de la même largeur que l'Acésines, mais le courant en est plus doux. Alexandre apprit sur la rive orientale que les Cathéens, les Malles, et autres tribus indiennes indépendantes, se proposoient de résister à sa marche victorieuse. Ils étoient campés sur le penchant d'une montagne, près de la ville de Sangala, à deux journées de marche de l'Hydraotes; ils avoient

[1] 1417 toises.

formé au lieu de fortifications, un triple rang de chariots. Alexandre s'avança avec sa cavalerie. Les Indiens montés sur les chariots lancèrent des armes missiles. Alexandre jugea que sa cavalerie ne valoit rien pour une pareille attaque ; il la fit démonter, et conduisit un bataillon d'infanterie contre l'ennemi. Les lignes furent attaquées dans l'endroit le plus foible. Plusieurs passages furent forcés ; les Macédoniens s'y précipitèrent ; et les Indiens chassés de leur triple barrière, s'enfuirent à Sangala.

Les remparts de la place avoient trop d'étendue, pour que l'on pût les investir entièrement. D'un côté la ville étoit entourée d'un lac long et large, mais peu profond. Alexandre soupçonnant que les Indiens intimidés par leur première défaite, chercheroient à s'échapper dans la

nuit, fit entourer le lac par sa cavalerie. Le succès justifia cette précaution. L'avant-garde des Indiens fut taillée en pièces par les postes avancés de la cavalerie macédonienne ; le reste se sauva difficilement à Sangala. Le roi fit alors investir, la plus grande partie de la ville, d'un rempart et d'un fossé ; il se préparoit à battre les murailles en brèche, lorsqu'il apprit par des déserteurs que l'ennemi étoit résolu à se sauver, s'il étoit possible, pendant la nuit suivante, par le lac, ou de forcer le passage avec toutes ses troupes.

En conséquence, il plaça Ptolémée, fils de Lagus, trois mille peltastes, une troupe d'archers et tous les Agriens, dans l'endroit par où il présumoit que les assiégés chercheroient à s'enfuir. Au premier son de la trompette, les autres corps

devoient venir au secours de Ptolémée. Alexandre déclara qu'il vouloit partager le danger commun. Grace à d'aussi judicieuses dispositions, l'ennemi fut repoussé en laissant cinq cents hommes sur le carreau.

Sur ces entrefaites, Porus, principal allié d'Alexandre dans ce pays, arriva au camp avec cinq mille Indiens et un grand nombre d'éléphans. Les Macédoniens encouragés par ce renfort, se préparèrent à terminer le siége. Les machines furent mises en état, on pratiqua des mines sous les murailles qui étoient de brique; on plaça les échelles, on fit plusieurs brèches, et la ville fut prise d'assaut. Dix-sept mille Indiens périrent, dit-on, au sac de Sangala; plus de soixante-dix mille furent faits prisonniers. La ville fut rasée; ses alliés furent soumis ou dispersés. Les Macédoniens perdirent dans ce

siége une centaine d'hommes tués et douze cents blessés.

L'intrépidité et la persévérance d'Alexandre le rendirent ainsi maître d'un pays, aujourd'hui appelé le Punjab, arrosé par les cinq grandes rivières qui, par leur réunion, forment l'Indus. Il décora les bords de l'Hyphasis, la plus orientale de ces rivières, de douze autels macédoniens, égalant en hauteur et surpassant en diamètre les plus grandes tours du pays. Ces monumens élevés à la moitié du chemin entre les villes qui s'appellent aujourd'hui Delhi et Lahor, marquèrent l'extrémité de l'empire d'Alexandre.

Invincible contre ses ennemis, mais cédant aux désirs de ses amis, Alexandre mit un terme à ses conquêtes en Orient; mais sa curiosité impatiente de repos, prépara de nouveaux dangers pour son armée et

pour lui-même. De retour à Nicée et à Bucéphale [1], il partagea ses forces, afin de parcourir avec plus de fruit, les régions inconnues de l'Inde. Deux divisions commandées l'une par Cratère, l'autre par Héphestion, car Cœnus étoit mort, eurent ordre de marcher au sud, le long de l'Hydaspes. Philippe, à qui il avoit confié le gouvernement des provinces adjacentes à la Bactriane, fut rappelé avec les troupes sous ses ordres; toutes les conquêtes des Macédoniens dans l'Inde, comprenant sept nations, et plus de deux mille villes furent réunies aux états de Porus.

Pendant ce temps-là, les Ioniens, les Chypriens, les Phéniciens et autres habitans de pays maritimes, qui servoient dans l'armée, construisirent ou parvinrent à réunir plus de

[1] L'an 326 avant J. C.

deux mille bâtimens, pour descendre l'Hydaspes jusqu'à son confluent avec l'Indus, et ensuite ce fleuve majestueux jusques dans l'océan des Indes. Le roi s'embarqua en personne sur cette flotte avec la troisième division de ses forces. Cette navigation dura plusieurs mois, et fut souvent interrompue par les hostilités des naturels, notamment des Malles. Ces barbares furent chassés des plaines; on assiégea et l'on prit toutes leurs villes l'une après l'autre; mais à l'assaut de leur capitale, il arriva un événement qui, de la part de tout autre général, eût pu être regardé comme un trait de folie, et qui, dans Alexandre même, annonçoit une grande témérité.

Lorsque l'ennemi fut entré jusques dans les murs, les Malles se refugièrent dans leur citadelle. Cette forte-

resse étoit défendue par une muraille épaisse qui, étant assise sur le penchant d'une montagne, étoit extrêmement haute en dehors, mais d'une élévation médiocre dans sa circonférence intérieure. Alexandre provoqué par l'obstination des Indiens, fit appliquer les échelles avec toute la diligence possible ; comme on mettoit à ce service un peu plus de lenteur que de coutume, le roi impatienté saisit une échelle des mains de l'homme qui la portoit, la dressa contre la muraille, et monta le premier à l'assaut en bravant les armes des ennemis. Les Macédoniens alarmés par le danger de leur chef, le suivirent en si grand nombre que l'échelle rompit au moment où Alexandre en atteignoit le sommet. Le même accident arriva à d'autres échelles que l'on avoit placées avec trop de précipitation.

Pendant quelque temps le roi resta seul sur la muraille, remarquable par l'éclat de ses armes et sa témérité déplacée : on lançoit sur lui une nuée de flèches du haut de la tour voisine. Son audace redoubla, il sauta dans l'intérieur de la place, s'adossa contre la muraille, et tua de sa main le chef des Malles et trois autres qui osèrent l'attaquer. Pendant ce temps, Abréas, Léonnatus et Peucestas, les seuls Macédoniens qui eussent gagné le haut de la muraille, suivirent l'exemple de leur maître. Abréas fut blessé, et tomba. Ses compagnons défendirent intrépidement le roi, qui avoit reçu une flèche dans la poitrine. Ils furent bientôt couverts de blessures.

Cependant les Macédoniens avoient forcé les portes ; ils relevèrent d'abord le roi, et songèrent ensuite à venger sa mort, car on le croyoit

mortellement blessé ; le sang ne trouvoit pas d'épanchement au dehors et il étouffoit. Les uns disent que la flèche fut extirpée par Critodème de Cos, d'autres que ne s'étant pas trouvé de chirurgien à portée, Perdiccas, d'après l'ordre de son maître, ouvrit la blessure avec la pointe de son épée ; l'abondance de sang qui s'écoula mit ses jours en péril, mais la circulation des fluides fut rétablie, et la vie d'Alexandre se trouva sauvée. On vit clairement l'admiration et l'amour de ses troupes, par leur désespoir, tant qu'il fut en danger, et leur joie immodérée de le voir guéri [1].

Alexandre ayant terminé son

1 Quinte-Curce, Lucien, dans ses dialogues des morts, et Pausanias disent que cette extraordinaire aventure arriva à l'assaut d'une ville du pays des Oxydraques ; mais ce sont de foibles autorités comparées avec celles d'Arrien et de Strabon. (*Note de l'Auteur.*)

voyage sur les bords de l'Océan, et s'étant pourvu de vivres pour une longue marche, se dirigea vers Persépolis, à travers les déserts de Gédrosie [1]. Cette entreprise difficile ne lui fut pas inspirée par la futile ambition de surpasser les exploits de Cyrus et de Sémiramis, dont on dit que les armées périrent dans ces vastes solitudes; mais par la nécessité d'approvisionner d'eau la première flotte européenne qui ait navigué dans la mer des Indes, parcouru le Golfe Persique, et visité les embouchures de l'Euphrate et du Tigre.

Cet important voyage fut exécuté par Néarque, qui en a été lui-même l'historien, et dont le génie entreprenant étoit digne du maître qu'il servoit. Néarque étoit Crétois, mais avoit résidé long-temps à Amphipolis. Le voyage dura quatre mois,

[1] L'an 325 avant J. C.

mais Néarque ne fut en mer au plus que soixante-un jours. Il partit à la mi-novembre, et arriva à Diridotis en mars. A peine Diodore de Sicile, Plutarque et Quinte Curce ont-ils parlé de cette expédition maritime. Pline et Arrien en ont conservé la mémoire. Pline en parle d'après un extrait incomplet et peu fidèle du journal d'Onesicrite, premier pilote de la flotte, dans lequel on avoit mal-adroitement retranché les mesures itinéraires. C'est Arrien qui nous a transmis tout ce que le journal de Néarque même renfermoit d'utile et de curieux. Anciennement on révoquoit en doute l'authenticité de ce journal, que Dodwell surtout et Hardouin ont attaquée ; l'illustre d'Anville l'a le premier défendue par l'application des circonstances que ce journal renferme au local actuel ; Robertson et Vincent ont re-

La flotte et l'armée de terre d'Alexandre, montrèrent au surplus une noble émulation à découvrir des régions inconnues. L'exemple du roi les engageoit à mépriser les dangers et la fatigue. Alexandre à pied et chargé de son armure, traversa les sables mouvans de la côte de Perse, et partagea la faim, la soif, les travaux du dernier des soldats. Ce ne fut qu'après une marche pénible de deux mois que l'armée entra dans la province cultivée de Carmanie (le Kerman d'aujourd'hui.)

Alexandre fut rejoint dans cette contrée par une division de ses forces, qu'il avoit envoyée sous les ordres de Cratère, dans les pays des Ariens et des Dranges. Stasanor et Phratapherne, gouverneur de ces nations

et sera accompagnée d'un mémoire très-intéressant sur la géographie de l'Inde par un de nos premiers savans.

guerrières et des provinces plus septentrionales de la Parthie et de l'Hyrcanie, amenèrent à propos un convoi de chameaux et autres bêtes de somme, pour donner quelque soulagement à une armée affoiblie par les maladies et la lassitude.

La perte que l'on avoit faite dans cette désastreuse expédition [1] fut réparée par l'arrivée de nombreux bataillons de la Médie. Cléandre et Sitale, commandans de ses troupes, furent accusés par les Mèdes d'avoir dépouillé leurs temples, violé leurs tombeaux, et commis une foule de traits d'avarice et de cruauté. Leurs propres soldats confirmèrent l'accu-

[1] Plutarque dit que la marche dans la Gédrosie coûta à Alexandre près de cent mille hommes; c'est une exagération évidente, puisqu'il suppose que l'armée entière à son départ de l'Inde ne consistoit qu'en 120 mille hommes d'infanterie et quinze mille chevaux.

sation, et ils furent punis de mort. Cette prompte justice satisfit les habitans, et fut pour l'avenir un exemple salutaire.

Au milieu des fables qui donnent l'air d'un roman aux mémorables exploits d'Alexandre, nous pouvons citer la marche triomphante à travers la Carmanie. On dit qu'Alexandre, jaloux d'imiter Bacchus, traversa cette province, en permettant à ses soldats toutes sortes d'orgies: ils dansoient et chantoient, ils étoient couronnés de fleurs et enivrés de vin. Ce désordre dura sept jours, pendant lesquels une poignée d'ennemis sobres auroient pu surprendre cette armée, venger Darius et l'Asie. Si ce n'étoit pas une fiction invraisemblable, discréditée par le silence des auteurs contemporains, elle seroit réfutée par sa propre absurdité.

Encouragés par la longue absence de leur maître, et les périls auxquels son caractère trop ami des hasards, exposoit sa vie, Harpale, Orsine et Abulites qu'il avoit nommés respectivement gouverneurs de Babylone, Persépolis et Suze, commencèrent à mépriser ses ordres, et à agir comme des princes indépendans plutôt que comme des ministres responsables.

Dans de telles circonstances, Alexandre connoissoit l'avantage de la célérité. Il divisa en conséquence son armée. La plus grande partie des troupes pesamment armées, fut confiée à Héphestion, avec ordre de cotoyer la mer, et de suivre les mouvemens de la flotte, commandée par Néarque. Le roi marcha avec le reste à Pasargades. Orsine fut convaincu de plusieurs crimes énormes, qui furent punis avec la dernière sévérité.

Baryaxes, Mède, qui avoit usurpé la tiare royale, fut condamné à mort; ses nombreux adhérens subirent le même sort.

Le retour d'Alexandre fut fatal à Abulites et à son fils Oxathres, qui, pendant l'absence de leur maître, avoient cruellement opprimé la riche province de Susiane, et surtout les habitans de la capitale.

Harpale qui n'avoit pas moins exercé de vexations dans son gouvernement de Babylone, se sauva avec ses trésors à Athènes. Les Athéniens l'accueillirent d'abord, à cause de ses richesses, mais ils craignirent de se brouiller avec Alexandre : un décret du peuple l'expulsa de l'Attique.

Le brave Peucestès qui avoit sauvé la vie à Alexandre à l'assaut de la forteresse des Malles, fut nommé gouverneur de la Perse (le Farsis-

tan d'aujourd'hui.) Il montra dans cette place importante une sagesse égale à sa valeur; en se conformant aux coutumes, en adoptant les manières et les usages des vaincus, il se concilia l'amitié des peuples. Alexandre approuva sa politique, mais l'orgueil de ses compatriotes fut blessé en le voyant adopter des mœurs étrangères.

CHAPITRE XV.

Alexandre affermit ses conquêtes. Incorporation des soldats. barbares, entre les Grecs et les Macédoniens. Mariages entre les Européens et les Asiatiques. Artifices pour empêcher le retour d'Alexandre à Babylone. Mort de ce conquérant.

ALEXANDRE passa la dernière année de son règne, qui n'en fut pas

la moins glorieuse [1], dans les provinces centrales de son empire, qui depuis un temps immémorial avoient été le centre du luxe et de la gloire asiatique. Pour nous servir du langage énergique de l'antiquité, le monde se taisoit en sa présence; il ne lui restoit plus qu'à consolider ses conquêtes.

Dans cette intention, il observa soigneusement le cours de l'Eulée, du Tigre et de l'Euphrate. L'infatigable industrie de ses troupes fut employée à détruire les digues et les jetées, par lesquelles les rois d'Assyrie et de Perse aussi timides qu'ignorans, avoient géné la navigation de ces grands fleuves.

Alexandre qui n'avoit point lieu de craindre des flottes de guerre, fit tous ses efforts pour attirer celles du commerce. Les ports furent réparés,

[1] L'an 325 avant J. C.

des arsenaux furent construits. On forma à Babylone un bassin assez grand pour contenir mille galères. Il espéroit par des travaux de ce genre, faciliter la communication intérieure entre ces provinces centrales, tandis qu'en ouvrant de nouveaux canaux, il espéroit unir les opulentes contrées de l'Egypte et de l'Orient, aux pays les plus reculés de la terre. Ses vaisseaux furent chargés de parcourir le golfe Persique et celui d'Arabie. Sur le rapport qui lui fut fait du premier par Archias, il résolut d'en peupler les bords avec des colonies grecques.

Hiéron de Soli s'avança plus loin encore pour examiner la côte d'Arabie; mais il trouva impossible de doubler l'extrémité méridionale de cette immense péninsule, et encore plus de remonter, comme Alexandre le lui avoit prescrit, jusqu'à la ville

d'Hiéropolis en Egypte : cette expédition hardie sembloit être réservée au roi en personne. Il est certain que, peu de temps avant sa mort, il prit des mesures pour examiner ce grand golfe méridional, ainsi que pour découvrir les bords de la mer Caspienne, que l'on croyoit alors communiquer avec la mer glaciale.

Mais des objets moins éloignés absorbèrent toute son attention. Pendant l'hiver, les eaux de l'Euphrate auxquelles l'Assyrie doit son extraordinaire fertilité, sont renfermées dans leur lit escarpé ; mais dans le printemps et l'été, particulièrement vers le solstice, elles débordent, et au lieu d'une irrigation bienfaisante elles porteroient le ravage dans tout le pays, si le surplus n'en étoit dirigé dans le grand canal de Pallacopas. Cette rivière artificielle, construite, dit-on, par Nabuchodonosor, commen-

çoit trente-trois lieues au-dessous de Babylone. Elle n'étoit point alimentée par des sources, ni grossie par la fonte des neiges des montagnes voisines ; c'étoit une branche faite au tronc principal de l'Euphrate, qui modéroit l'impétuosité de son cours, en portant à la mer une partie de ses eaux à travers des lacs et des marais, par diverses issues, la plupart invisibles.

Ces écoulemens ingénieux finirent par ne plus remplir leur objet. Le Pallacopas creusa insensiblement son lit, et l'Euphrate qui, même dans l'origine, étoit plus haut que le canal, continua d'y couler même dans le temps des basses-eaux. Cette diminution du fleuve le rendit insuffisant pour l'arrosement des campagnes de l'Assyrie, inconvénient très-grave dans un pays où il ne tombe presque jamais de pluie.

Les gouverneurs de Babylone avoient tenté sans succès de porter remède, à un mal qui fixa avec raison l'attention d'Alexandre. La guerre, mère des arts lui avoit enseigné à perfectionner les bienfaits de la paix. Tandis que l'on faisoit des préparatifs pour des expéditions plus éloignées, il navigua sur l'Euphrate, et examina soigneusement la nature du sol; ayant découvert à environ une lieue de l'intersection de l'Euphrate et du Pallacopas, un fond de roche, il y fit pratiquer un canal qui servoit à modérer les inondations dans une saison, sans trop absorber les eaux dans l'autre.

Après avoir rendu à l'Assyrie ce service signalé, il suivit le cours du Pallacopas, et examina les lacs et les marais qui bordent les frontières d'Arabie. Il observa dans les environs de ce nouveau canal une situa-

tion convenable pour une ville qu'il peupla de ceux de ses vétérans, qui ne paroissoient plus capables de service militaire, et de ceux de leurs concitoyens qu'il jugea propres à s'établir dans ce pays fertile, quoique éloigné. La nouvelle cité reçut le nom d'Alexandre.

Animé par le zèle du bonheur public, Alexandre avoit ainsi traversé les provinces populeuses de l'Orient, et successivement visité les villes magnifiques de Persépolis, Suze, Ecbatane et Babylone. Ces villes et plusieurs autres reçurent des embellissemens qui faisoient honneur à son goût, et elles furent en même temps illustrées par des actes qui proclament la politique la plus hardie et la plus éclairée.

L'important projet d'unir par les lois et les mœurs les sujets de cette vaste monarchie, ne sortoit pas un

instant de sa pensée; en conséquence, il eut soin d'incorporer dans ses troupes barbares des Grecs et des Macédoniens. Dans chaque compagnie, ou plutôt dans chaque division de seize hommes, il mêla quatre Européens à douze Asiatiques. D'un autre côté, il entremêla dans ses troupes macédoniennes ceux des barbares qui se distinguoient le plus par leur force, leur activité et leur mérite.

Peu de temps après la bataille d'Arbelles, Alexandre avoit donné l'ordre de lever des hommes dans les provinces conquises. La jeunesse barbare se plaisoit aux exercices et à la discipline des Grecs; elle se réjouissoit d'être associée à la gloire de ses vainqueurs. Alexandre fut rejoint sur les bords du Tigre par un corps très-considérable de ces nouvelles levées, dont l'instruction dans le maniement des armes rem-

plissoit son attente, et promettoit de récompenser sa prévoyance.

L'arrivée de tant d'auxiliaires lui permit de réformer à Opis, ville sur le Tigre, ceux de ces vieux soldats qui étoient hors d'état de servir par leur âge ou leurs infirmités. Après une scène intéressante dont nous aurons occasion de rendre compte, il renvoya ces vétérans chargés de richesses et d'honneurs. Ils furent conduits par Cratère, qu'il avoit désigné pour succéder à Antipater dans l'administration de ses états d'Europe; et Antipater qui avoit longtemps rempli ce poste important avec autant de prudence que de fidélité, eut ordre de joindre son maître avec des renforts tirés de la Grèce, de la Thrace et de la Macédoine.

Alexandre apprit à Suze que ses soldats s'abandonnant à une dissipation trop naturelle à leur état,

avoient contracté des dettes immenses qu'ils n'avoient ni la faculté, ni la bonne volonté de payer. Il donna des ordres pour que chacun présentât l'état exact de ce qu'il devoit, et les noms de ses créanciers, déclarant qu'il étoit déterminé à les libérer à ses propres dépens.

Les soldats soupçonnèrent qu'on n'avoit d'autre intention que de connoître leur caractère, et de savoir quels étoient ceux qui étoient prodigues ou économes; plusieurs nièrent, et tous diminuèrent au moins leurs dettes. Le roi, dans une seconde déclaration, dit qu'il ne convenoit pas à un prince de tromper son peuple, ni à un peuple de supposer son prince capable de fraude. Aussitôt on produisit des listes exactes, et le roi paya, dit-on, les dettes de ses troupes pour près de cent millions de francs.

Cette libéralité fut accompagnée

d'un événement d'un autre genre, mais dans le même esprit, et qui n'étoit pas moins propre à faire chérir Alexandre de ses sujets asiatiques. Il épousa publiquement dans le palais de Suze, Barciné [1], fille de Darius; et il donna sa sœur Drypétio, autre fille de Darius, à son ami Héphestion, disant qu'il vouloit que leurs enfans fussent cousins. D'après l'avis de leur souverain, Perdiccas, Sélencus, Ptolémée et les autres généraux, firent des alliances avec les familles perses les plus illustres. Les soldats furent encouragés par des présens et par l'espoir de la faveur, à suivre l'exemple de leurs chefs. On voit par une liste de leurs noms qui fut présentée au roi, que plus de dix mille Grecs et Macédoniens épousèrent des femmes asiatiques.

1 Cette princesse est nommée Statira par Quinte-Curce, Justin et Plutarque.

Dans toutes les villes qu'il visitoit, il avoit grand soin de faire célébrer des exercices gymnastiques, et des jeux en l'honneur des Muses. Ces fruits précieux de la civilisation des Grecs, aussi propres à flatter les sens qu'à séduire l'imagination, faisoient les délices même des plus ignorans d'entre les barbares. Convaincu que rien n'a une tendance plus directe à mettre en harmonie les esprits et les manières des hommes, que de leur faire partager les mêmes plaisirs publics, Alexandre fit donner un grand nombre de représentations dramatiques.

Ce fut pour cet objet que trois mille auteurs et musiciens de toutes les parties de la Grèce, furent réunis à Ecbatane, capitale de la Médie; mais la maladie et la mort d'Héphestion changèrent ce magnifique spectacle en des obsèques lugubres.

Au moment de son triomphe, le roi fut privé de son ami le plus cher[1]. Il sentit et exprima cette perte irréparable avec l'ardeur naturelle à son caractère, et il justifia sa douleur immodérée par l'affliction inconsolable qu'avoit causée à Achille la mort de son cher Patrocle.

Pendant les trois jours et les trois nuits qui suivirent la mort d'Héphestion, Alexandre ne voulut ni changer d'habits, ni prendre de nourriture. Un deuil public et général fut observé dans tout l'empire; on célébra dans les grandes villes des jeux funéraires; la cohorte royale prit dès ce moment le nom et la bannière

1 Après Héphestion, Cratère paroît avoir eu la plus grande part dans la confiance d'Alexandre. Ce prince disoit souvent : Cratère aime le roi, Héphestion aime Alexandre. En passant dans la Troade, Alexandre déposa une couronne sur la tombe d'Achille, et Héphestion en fit autant sur celle de Patrocle. (*Note de l'Auteur.*)

d'Héphestion. Le génie de Stasicrate passionné pour les entreprises gigantesques, érigea à Ecbatane un monument digne de celui que l'oracle docile de Jupiter Ammon, avoit déclaré digne des hommages dus aux demi-dieux.

C'étoit ce même Stasicrate qui avoit proposé de tailler le mont Athos en une statue d'Alexandre, tenant une ville dans une main, et versant de l'autre une rivière dans la mer. Alexandre loua la hardiesse de l'artiste, mais il ajouta : Laissez-là le mont Athos, c'est bien assez qu'il soit déjà le monument de la folie d'un roi [1].

Les lieutenans d'Alexandre, pour flatter sa douleur, consacrèrent leur armure sur la tombe de son ami.

1 Il faisoit allusion au canal que Xerxès fit creuser entre cette montagne et la Terre-Ferme.

L'exemple en fut donné par Eumènes, secrétaire du roi, qui, peu de temps avant la mort d'Héphestion, avoit offensé cet illustre favori.

Alexandre, pour faire diversion à ses regrets, entreprit en personne une expédition qu'il auroit peut-être sans cela confiée à la valeur de ses lieutenans.

Les Cosséens, nation barbare et indomptable, habitoient les confins méridionaux de la Médie. Tranquilles au milieu des rochers et des précipices qui leur servoient de barrières, ils avoient toujours bravé les efforts des Perses; les successeurs dégénérés de Cyrus, avoient jugé plus prudent d'acheter leur amitié que de repousser leurs attaques. Lorsque ces princes magnifiques mais pusillanimes, faisoient leur voyage annuel de Babylone à Ecbatane, leur orgueil s'abaissoit à faire un

présent aux Cosséens, afin qu'ils les laissassent paisiblement passer eux et leur suite. Cette foiblesse impolitique ne servoit qu'à augmenter l'audace des montagnards, qui souvent ravageoient les plaines de la Susiane, et se réfugioient dans leur montagnes, chargés des riches dépouilles de la Médie.

Alexandre n'étoit pas d'humeur à souffrir patiemment de telles insultes; en quarante jours il attaqua, défit et subjugua entièrement ces hordes rapaces et belliqueuses. Les Cosséens furent chassés de leurs dernières retraites, et obligés de livrer leur territoire. Après s'être fait donner des ôtages de leur fidélité, le vainqueur leur permit de racheter leurs prisonniers; avant son départ, il laissa des forteresses pour réprimer à l'avenir l'esprit mutin de ce peuple opiniâtre.

Tel est le récit de cette expédition, d'après Arrien, confirmé par Strabon et Diodore de Sicile; mais Plutarque en donne la relation la plus absurde et la plus apocryphe. Il dit qu'Alexandre, pour faire diversion à sa douleur, se donna le plaisir d'une *chasse aux hommes*, et qu'il massacra la nation entière des Cosséens, sans distinction d'âge ni de sexe.

En revenant de cette expédition, sur les bords de l'Euphrate, le roi de Macédoine reçut des ambassadeurs des Carthaginois, des Bratiens, Lucaniens, Toscans, Celtes, Ibériens, etc., aussi bien que de plusieurs contrées intérieures de l'Asie et de l'Afrique, depuis le mont Imaüs jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Ethiopie.

Ce fut alors, dit l'historien, qu'il parut véritablement maître du monde, aux yeux de ses courtisans

et de lui-même ; et comme s'il n'eût pas suffi à son ambition de recevoir ces hommages de toutes les parties connues de l'univers, il fit couper des arbres dans les forêts de l'Hyrcanie, pour construire des vaisseaux et visiter les côtes de la Caspienne et des mers d'Arabie encore inconnues des navigateurs. Mais ni ses vastes desseins, ni la gloire de ses armes, ni la pompe de la royauté qu'il déployoit avec plus de luxe qu'aucun autre prince, ne purent lui faire oublier Héphestion. Arrien dit que la mort de son ami hâta la sienne; il est certain du moins que cet événement jeta dans son esprit une sombre mélancolie, et qu'il le rendit susceptible d'impressions auxquelles la fermeté de son ame l'eût mis en état de résister.

Celui qui avoit si souvent employé la superstition comme un ins-

trument de sa politique, commença à devenir victime de cette passion misérable. Les courtisans toujours habiles à découvrir les foiblesses de leurs maîtres, et à en profiter, reconnurent bientôt ce foible d'Alexandre, et se disposèrent à en abuser.

Apollodore, citoyen d'Amphipolis, à qui il avoit confié le gouvernement de Babylone, alarmé des traitemens sévères qu'on avoit fait subir à plusieurs de ses collègues, se concerta avec son frère Pythagore, devin de profession Ce dernier jaloux de contribuer à l'élévation de sa famille, prétendit apercevoir dans les entrailles des victimes des marques évidentes de la colère céleste contre le roi, s'il entroit à Babylone. Cependant, malgré cette menace, Alexandre, après avoir réduit les Cosséens, s'approcha de la ville avec son armée. Il vit venir au-devant de lui un grand cortège de prêtres chal-

déens qui le conjurèrent de changer de résolution, parce qu'ils avoient reçu de Bélus un oracle annonçant que ce voyage lui seroit fatal.

L'intérêt des Chaldéens s'accordoit avec les vues d'Apollodore. Le temple de Bélus, édifice d'une hauteur prodigieuse, situé au milieu de Babylone, avoit été enrichi par les libéralités des monarques assyriens, et avoit reçu en fonds de terres des dotations considérables ; mais les produits de ces terres sacrées, au lieu d'être appliqués, comme dans l'origine, aux réparations du temple et aux sacrifices en l'honneur des dieux étoient devenus depuis le régne impie de Xerxès, la proprieté des prêtres chaldéens. Le bruit couroit qu'Alexandre vouloit réformer un tel abus. Quoiqu'il ne fût pas absolument sans éprouver quelque crainte de l'avertissement des prê-

tres, il démêla leurs vues intéressées, et répondit par un vers d'Euripide « Celui-là est le meilleur pro-« phète qui n'annonce que des évé-« nemens heureux. »

Trompés dans leur attente, les Chaldéens eurent recours à un autre artifice. Voyant que le roi étoit fermement résolu à entrer dans Babylone, ils le prièrent du moins de ne pas y entrer du côté de l'Orient, mais d'en faire le tour, et de marcher la face tournée vers le soleil levant.

Alexandre voulut suivre cet avis, mais les marais et les terrains impraticables qu'il rencontra, le forcèrent à y renoncer, et il entra par la route prohibée.

Pendant le court séjour d'Alexandre à Babylone, son imagination fut troublée par des craintes superstitieuses. Apollodore et les Chaldéens

ne manquèrent pas de les entretenir. Ses alarmes furent confirmées encore par une circonstance bien propre à opérer sur un esprit en désordre.

Dans son expédition des Indes, Alexandre avoit eu des entretiens avec les Gymnosophistes ou Brachmanes, hommes qui *pratiquoient* la philosophie *qu'enseignoit* Platon ; et dont le mépris pour le faste et les plaisirs d'ici-bas étoit fondé sur une ferme croyance en une vie meilleure et plus durable. Auxyeux de ces sages, l'ambition et les succès d'Alexandre paroissoient digne de dérision et de pitié. A la vue du conquérant ils frappèrent avec force du pied contre terre, indiquant par ce geste expressif, plus éloquent que des paroles, que celui dont le nom remplissoit alors l'univers seroit bientôt renfermé dans l'étroite enceinte de la tombe.

Les flatteurs du roi leur reprochèrent d'insulter le fils de Jupiter, qui avoit le pouvoir de les récompenser ou de les punir. Ils répondirent courageusement, que tous les hommes étoient fils de Jupiter, qu'ils méprisoient les récompenses d'Alexandre, et s'inquiétoient peu de ses châtimens, qui ne feroient au surplus que les délivrer du fardeau de la mortalité.

Cependant, Calanus, un de ces Brachmanes, attiré par la curiosité, ou gagné par les bontés du roi, consentit à l'accompagner au grand scandale de ses compagnons.

Alexandre traita avec beaucoup d'égard ce sage d'Orient; et lorsque Calanus, qui étoit parvenu à sa soixante-douzième année, sans éprouver aucune infirmité corporelle, fut tombé malade en Perse, ce prince le supplia de ne point anticiper sur les décrets du sort, par une

mort volontaire. Mais Calanus ayant persisté avec opiniâtreté dans son dessein, le monarque permit d'élever un bûcher où le vieillard indien fut porté dans une litière, car il étoit également incapable de s'y rendre à pied ou à cheval. A la vue de l'armée macédonienne, qui avoit reçu ordre d'assister à cette solennité, Calanus monta sur le bûcher, en composant soigneusement son maintien. La musique se fit entendre, les soldats jetèrent un cri de guerre, et le vieillard conservant toujours un visage serein, expira au milieu des flammes, chantant un hymne aux dieux de son pays.

Alexandre avoit trop d'humanité pour vouloir assister à cette lugubre cérémonie; mais avant que Calanus se fît transporter au bûcher fatal, le roi lui fit une dernière visite. Calanus embrassa tous les assistans,

mais refusa de prendre congé d'Alexandre, disant qu'il le reverroit à Babylone.

Les dernières paroles d'un mourant étoient considérées chez les Grecs comme un oracle infaillible. Celles de Calanus firent une vive impression sur l'esprit d'Alexandre, et il résolut de partir promptement d'une ville où tant de circonstances concouroient à le menacer d'un grand malheur.

Il paroît cependant que ces terreurs superstisieuses, reçurent quelque diversion d'un voyage qu'il fit sur l'Euphrate pour visiter les travaux du Pallacopas. Ayant repris courage, il osa retourner à Babylone [1]. Là, il donna audience à des ambassadeurs grecs, qui lui présentèrent des couronnes d'or, hommage décerné par l'adulation de diverses

[1] L'an 324 avant J. C.

républiques. Il passa en revue ses troupes et ses galères, et se prépara à exécuter les grands desseins qu'il méditoit depuis long-temps ; mais ces desseins périrent avec lui. Soit pour calmer sa mélancolie, soit pour se réjouir de la victoire qu'il avoit remportée déjà sur elle, Alexandre s'abandonna sans retenue à des excès de table, pour lesquels il avoit toujours montré beaucoup de penchant. Une fièvre occasionnée, ou du moins irritée par l'abus du vin qui étoit un vice particulier à sa nation et à sa famille, mit un terme à sa vie dans la trente-troisième année de son âge, et la treizième de son règne [1]. Au bout de quelques jours de maladie, on l'avoit transporté dans un jardin superbe, sous de frais ombragés, mais une crise étant survenue, on le ramena dans le palais. Il épuisa les derniers

[1] Le 28 mai de l'an 324 avant J. C.

restes de ses forces, en offrant chaque jour des sacrifices aux dieux. Il parla peu durant sa maladie, et ne s'entretint que des expéditions qu'il projetoit. Les temples étoient remplis de ses amis. Les généraux ne quittoient point son palais, et les soldats en assiégeoient les portes.

Telle étoit la douleur d'un grand nombre, et la respectueuse admiration de tous, que personne ne se hasarda à lui annoncer que sa fin étoit prochaine; personne n'osa lui demander ses derniers ordres.

Lorsque tout espoir de guérison fut évanoui, ses soldats favoris furent admis en sa présence. Il ne pouvoit plus parler, mais il avoit encore la force de leur présenter sa main.

Arrien observe que l'on répandit au sujet de la mort d'Alexandre, des bruits d'où il résulteroit que ce prince auroit été empoisonné par les émis-

saires d'Antipater, et à qui il venoit d'ôter le gouvernement de la Grèce et de la Macédoine. On a prétendu aussi que lorsqu'on demanda à Alexandre à qui il léguoit son empire, il répondit *au plus brave*; et qu'il avoit prédit que ses obsèques seroient célébrées par des guerres sanglantes entre ses lieutenans. Mais ces rumeurs ne reçoivent pas la moindre consistance, ni du journal de l'expédition qui paroît avoir été soigneusement copié par Arrien, ni des histoires de Ptolémée et d'Aristobule.

CHAPITRE XVI.

Notice sur le caractère d'Alexandre, et sur quelques incidens de son règne. Condamnation de Parménion et de son fils Philotas. Meurtre de Clitus. Scène touchante à Opis, sur le Tigre.

Tel fut le règne d'Alexandre, dont le caractère sans exemple et lui-même inimitable, ne peut-être expliqué que par le récit de ses actions. Il étoit d'une petite stature, et un peu contrefait, mais l'activité et l'élévation de son esprit lui donnoient de la noblesse. Des fatigues et des travaux continuels, l'habitude des exercices gymnastiques, l'avoient endurci de bonne heure contre les impressions du froid et du chaud, contre la faim et la soif, et lui avoient donné

ce tempérament robuste propre à résister à des épreuves qui, dans nos temps modernes, paroîtroient incroyables.

Il égaloit en générosité et en valeur les plus fameux héros de l'antiquité, et dans la carrière de la gloire, après avoir laissé bien loin tous ses rivaux, il eut l'ambition de se surpasser lui-même. Ses grands talens militaires lui procurèrent des succès continuels. Son humanité naturelle, éclairée par la philosophie de la Grèce, lui apprit à tirer parti de ses conquêtes, pour le plus grand intérêt du genre humain. Plutarque observe qu'il fit connoître l'institution du mariage aux Hyrcaniens, et l'agriculture aux Arachosiens; qu'il apprit aux Sogdiens à nourrir leurs père et mère que, par une tendresse coupable, ils faisoient mourir dans leur vieillesse; aux Perses à res-

pecter et non à épouser leurs mères ; aux Scythes à enterrer et non pas à manger leurs morts.

Dans les immenses provinces de son empire, Alexandre bâtit ou fonda non moins de soixante-dix villes[1] ; il en choisit l'emplacement avec une sagesse consommée, de la manière la plus propre à faciliter les communications, à favoriser le commerce, à propager la civilisation chez les plus grandes nations de la terre.

On pourroit supposer, il est vrai, qu'il se méprit sur les bornes de la puissance humaine, lorsqu'il entreprit dans le cours d'un seul règne, de changer la face du monde ; qu'il ne calcula pas assez l'entêtement de l'ignorance, et la force de l'habitude, lorsqu'il voulut porter les lumières au sein de la barbarie, adoucir la

[1] Suivant le langage de Plutarque, il *sema* l'Asie de villes grecques.

servitude, et transplanter les arts de la Grèce sur le sol ingrat de l'Asie et de l'Afrique où ils n'avoient jamais pu fleurir.

Cependant, il ne faut pas se hâter d'accuser d'extravagance les desseins d'Alexandre; si l'on considère sérieusement ce qu'il avoit déjà fait avant d'avoir atteint sa trente-troisième année, on sera plus réservé pour déterminer ce qu'il auroit accompli s'il fût parvenu au terme ordinaire de la vie des hommes. Ses ressources lui étoient particulières. Tels desseins, telles actions lui convenoient, qui, de la part d'un autre homme, eussent été le comble de la folie.

Le rôle important que son père Philippe et lui jouèrent dans les annales de la Grèce, est cause que son histoire nous a été transmise par les canaux impurs d'une flatterie outrée,

ou d'une basse jalousie. Les innombrables fictions qui sont autant de taches dans les écrits de ses historiens, sont contredites par les relations les plus authentiques de son règne, et inconciliables avec les événemens publics qui reposent sur un concours d'autorités. Nous n'avons pas voulu dans cet ouvrage nous étendre sur de pareils sujets, parce qu'il est moins de l'essence de l'histoire de répéter, ou même d'exposer des erreurs que de choisir et de fixer dans l'esprit des vérités utiles. Un auteur dirigé par un aussi louable dessein, se permet rarement le langage banal des panégyriques. Il doit avouer que les actions d'Alexandre ne furent pas toujours exemptes de blâme ; mais après l'examen le plus sévère, il affirmera que ses fautes furent peu nombreuses, et qu'elles résultèrent de sa situation plutôt que de son caractère.

Dès les premières années de son règne, ce prince éprouva des traits d'ingratitude et de trahison qui se multiplièrent et devinrent plus dangereux, à proportion que ses états prenoient de l'accroissement, et qu'il étoit plus difficile de les gouverner.

Plusieurs de ses lieutenans aspirèrent, dès le principe, à se rendre indépendans; d'autres formèrent des conspirations contre les jours de leur maître. Les premiers criminels furent traités, comme nous l'avons déjà vu, avec une douceur qui convenoit au caractère généreux d'Alexandre; mais lorsque Philotas, fils de Parménion, et Parménion lui-même lui eurent donné lieu de soupçonner leur fidélité; lorsque les jeunes Macédoniens qui, suivant les règlemens de Philippe, gardoient la tente royale, formèrent le complot d'assassiner leur souverain, il crut

nécessaire de renoncer à son ancien système de douceur, et de tenir d'une main plus ferme les rênes du gouvernement.

Voici quelles furent les circonstances de la conspiration de Philotas [1]. C'étoit peu de temps après l'expédition contre les Scythes.

Parménion, le plus habile des généraux d'Alexandre, avoit alors plus de soixante-dix ans. De ses trois fils, deux avoient déjà péri en combattant pour leur prince. Il ne lui restoit plus que Philotas. Le père venoit d'être nommé au gouvernement de la Médie, et il s'en acquittoit avec une intégrité parfaite.

Philotas étoit ce qu'avoit été Par-

[1] Gillies a omis ces détails; je les tire de l'ouvrage de M. Gast, lequel a dégagé le récit des ornemens romanesques que, suivant son usage, Quinte-Curce y a ajoutés.

(*Note du Traducteur.*)

ménion dans ses beaux jours, et il jouissoit de la plus haute faveur auprès de son maître. Un Macédonien, nommé Cébalinus, avoit informé Philotas d'un complot tramé contre la vie du roi, par un certain Dymnus et d'autres personnages inconnus, en le chargeant de communiquer au roi ces renseignemens. Philotas promit de le faire; mais soit qu'il trouvât cet avertissement frivole, soit dans des vues perverses, comme le supposèrent ses ennemis, il négligea de s'acquitter de sa promesse. Cébalinus en fut instruit; il fit parvenir par une autre voie ses avertissemens au roi, et en même temps lui apprit qu'il s'étoit d'abord adressé à Philotas, quoique sans succès.

Cette découverte avoit déjà fait naître des soupçons dans l'esprit d'Alexandre contre Philotas, lorsqu'un malheureux incident vint les

la première et la seconde délation) absolument indifférent sur les suites de cette affaire, s'il eût réellement été au nombre des conjurés, et qu'il n'eût fait aucune démarche, soit pour écarter Cébalinus, soit pour avertir Dymnus et ses complices du danger qui les menaçoit; mais les services et le mérite de cet officier étoient trop éclatans pour ne point exciter l'envie; quelques conseillers officieux parmi lesquels l'histoire cite Cratère lui-même, sous prétexte de s'intéresser à la sûreté personnelle d'Alexandre, profitèrent d'un moment de foiblesse du roi, pour lui faire ordonner que Philotas fût mis à la torture.

Philotas supporta les tourmens avec un grand courage, et persévéra à soutenir son innocence. Ses ennemis, néanmoins, avoient trop d'intérêt à sa perte pour souffrir qu'il

échappât. On renouvela les tortures avec une barbarie raffinée ; Philotas succombant à la douleur, avoua tout ce qu'on voulut, et probablement des choses qui n'avoient jamais existé, et il fut sur-le-champ mis à mort.

Parménion, le vieux père de Philotas, existoit encore. Leurs ennemis jugèrent à propos de l'envelopper dans le sort de son fils. Quelques historiens rapportent que Philotas avoit inculpé son père au milieu des supplices; mais Arrien démontre la fausseté de cette supposition. Il y avoit d'autres raisons pour perdre le malheureux vieillard. Il avoit un grand caractère ; il étoit adoré des troupes, et avoit reçu un outrage qu'il n'étoit pas possible qu'il pardonnât jamais.

On usa, pour se défaire de lui, d'un infâme stratagême. Celui que l'on chargea de cette atroce commission

fut Polydamas, ami de Parménion, celui de tous dont le vieux général devoit se défier le moins. Polydamas avoit ordre, afin de s'acquitter de sa mission avec plus de sûreté, d'arriver dans un moment où l'on supposeroit Parménion endormi, et, avant de le voir, de communiquer ses instructions à des personnes de confiance, sur la coopération desquelles on pouvoit compter.

Après avoir ainsi pris ses mesures, Polydamas se présenta le matin chez son ami, comme s'il ne faisoit que d'arriver. Il lui remit une lettre du roi, et une autre supposée de son fils, sur laquelle on avoit apposé le cachet de Philotas.

Parménion ouvrit d'abord par respect la lettre du roi, et comme elle ne contenoit que les expressions ordinaires d'estime et d'attachement, il la lut avec plaisir; puis se tournant

vers Polydamas, le roi, dit-il, ne mettra jamais fin à ses travaux, il m'annonce qu'il va marcher contre les Arachosiens. Il se préparoit à ouvrir la dépêche prétendue de Philotas, lorsque son perfide ami et les assassins qui l'avoient accompagné, lui plongèrent leurs poignards dans le sein, et le firent tomber mort à leurs pieds.

Un petit nombre de soldats placés à quelque distance, furent témoins de cet attentat. Ils répandirent l'alarme parmi les troupes, qui voulurent mettre en pièces Polydamas et ses associés, et qu'on eut bien de la peine à retenir, lorsqu'on les eut convaincues que l'on n'avoit agi ainsi que par ordre du roi.

L'autre conspiration dont nous avons parlé plus haut[1], est rapportée par Arrien. Le théâtre de cet événe-

[1] Je reprends ici le texte de Gillies.

ment fut Bactres ou Zariaspe, capitale de la Bactriane. Dans une partie de chasse, le roi étant sur le point de tuer un sanglier, fut prévenu par Hermolaüs. Pour punir l'insolence de ce jeune homme, il ordonna qu'il fût battu de verges.

Hermolaüs et ses compagnons ne purent supporter un tel outrage; ils formèrent le projet d'assassiner Alexandre pendant son sommeil. La conspiration fut découverte par Ptolémée, fils de Lagus. Les jeunes gens avouèrent leur crime, et déclarèrent qu'ils avoient été encouragés dans leur dessein par Callisthènes, disciple d'Aristote, homme arrogant et frondeur, qui, à l'abri du manteau de la philosophie, réprimandoit sévèrement, comme dit Arrien, un prince qu'il auroit dû respecter.

Les conjurés furent condamnés à être lapidés; c'étoit le supplice ordi-

naire dans ce siècle, où les accusés étoient jugés par des assemblées nombreuses, qui, dans l'indignation qu'inspiroit leur crime, se servoient, pour les mettre à mort, des premiers instrumens que le hasard leur mettoit sous la main.

Tels sont les détails les plus authentiques d'une affaire sur laquelle les variations des anciens écrivains sont innombrables.

Alexandre enivré par une prospérité sans exemple, par la respectueuse soumission des nations vaincues, choqua par sa hauteur l'amour-propre de ses troupes européennes, et particulièrement des nobles Macédoniens qui s'étoient accoutumés à se regarder plutôt comme ses compagnons que comme ses sujets.

La prétention à laquelle l'obligeoit une politique d'ailleurs très-sage, de se faire traiter avec les

honneurs extérieurs qui avoient toujours appartenu aux monarques de l'Orient, blessa singulièrement les préjugés des Grecs, qui regardoient comme une impiété de se prosterner, même de fléchir le genou devant un mortel, quoique revêtu de la souveraineté. Cependant, s'il eût renoncé à des formalités consacrées par l'usage, il eût insensiblement perdu le respect de ses sujets asiatiques. Voulant concilier, autant qu'il étoit possible, les préjugés discordans des vainqueurs et des vaincus, il supposa sa descendance immédiate de Jupiter Ammon, et fut aidé par l'avarice des prêtres lybiens, dans une fraude qu'il savoit très-bien ne pas devoir absolument répugner à la crédulité des Grecs et des Macédoniens; car tous généralement, accordoient que Philippe, son père supposé, descendoit, quoique d'une ma-

nière éloignée, du Jupiter des Grecs ; mais ce projet dont le succès lui eût donné droit de recevoir des Grecs, comme fils de Jupiter, les mêmes hommages que les barbares lui accordoient volontiers comme monarque de l'Orient, fut contrarié, d'abord par le déplaisir secret, ensuite par l'indignation ouverte de plusieurs de ses généraux et de ses courtisans.

Alexandre ne tint pas d'ailleurs la conduite qui auroit pu remédier à cette difficulté. Il conserva avec ses amis le commerce familier de visites et de festins, qui caractérisoit les manières macédoniennes ; il ne s'observoit point dans la conversation, et buvoit souvent avec une honteuse intempérance.

Dans de pareils entretiens, ses convives jouissoient et abusoient de cette familiarité indécente, à laquelle ils étoient accoutumés avec leur

roi, mais qu'Alexandre gâté par la prospérité et la flatterie, ne voulut pas souffrir plus long-temps.

Une de ces orgies [1] fut fatale à Clitus qui, enhardi par le vin, osa insulter ce prince en face, calomnia ses plus nobles actions, et se moqua de ses prétentions à la divinité. Le roi également ivre, ne fut plus maître de lui-même, lorsque Clitus qu'on avoit éloigné de sa présence, revint une seconde fois à la charge, et se comporta avec plus d'insolence qu'auparavant. Dans un moment de fureur, il perça d'un javelot le sein de son ami; mais se repentant sur-le-champ de cette action, il auroit plongé le même fer dans son propre cœur, si les assistans ne l'en eussent empêché.

L'amertume de son repentir, et le cri des remords, que ni la flat-

[1] L'an 325 avant J. C.

terie ne put étouffer, ni les sophismes apaiser, lui rendirent la vie à charge, et le portèrent à des actions inconséquentes. On le voyoit revêtu d'habits et d'ornemens à la persane, affecter la pompe du despotisme oriental, employer les barbares, souvent de préférence aux Grecs. Ce conquérant, heureux à la guerre, mais malheureux dans son intérieur, étoit à la fois assiégé de flatteurs, entouré de conjurés, adoré par ses sujets orientaux, et insulté par la licence des Grecs et des Macédoniens.

L'indignation ou l'envie des derniers, donnèrent aux plus belles de ses actions des couleurs sombres et odieuses. Un an avant sa mort il se passa, à Opis sur le Tigre, un événement qui prouve les embarras de sa situation, et la grandeur d'ame avec laquelle il sut les surmonter. Ayant assemblé ses troupes macé-

doniennes, il leur déclara ses intentions, que ceux des soldats qui se sentiroient incapables, par leur âge ou leurs infirmités, de soutenir les fatigues de la guerre, reçussent un congé honorable, et retournassent en sûreté dans leurs foyers respectifs.

Cette proposition qu'on eût dû accueillir avec reconnoissance, fut écoutée avec mutinerie. Les soldats réfléchirent que l'armée avoit reçu en dernier lieu un accroissement de trente mille barbares, armés et équipés à la manière européenne, accoutumés à la discipline et aux exercices des Grecs, instruits dans les arts et la langue des vainqueurs. Ils pensèrent que le roi ne se soucioit plus du service de ses vétérans, et qu'il les renvoyoit en conséquence avec mépris.

L'esprit de sédition se répandit dans tout le camp. Les Macédoniens demandèrent unanimement leur

retraite. Quelques-uns ajoutèrent avec ironie que le roi n'avoit plus besoin d'eux, que son père Jupiter combattoit pour lui.

A l'instant, le roi s'élança d'une espèce de tribune sur laquelle il étoit, et ordonna que les plus audacieux fussent arrêtés par ses peltastes, et exécutés sur-le-champ. Cette prompte sévérité apaisa le tumulte. Les soldats demeurèrent immobiles et muets, incertains ou frappés de terreur. Alexandre remonta à la tribune, et prononça une harangue, dans laquelle il rappela aux Macédoniens leurs exploits, les récompenses, les bienfaits dont il les avoit comblés, montra les cicatrices de ses blessures. et termina en disant : « Ma sollici-« tude pour votre bonheur m'avoit dé-« terminé à renvoyer chez eux, char-« gés d'honneurs et de richesses, « ceux d'entre vous accablés par l'âge

« ou les infirmités. Mais puisque « vous voulez tous me quitter, allez ! « Dites à vos concitoyens, qu'ou- « bliant les bontés signalées de votre « roi, vous l'avez confié aux barba- « res qu'il a vaincus. Ce récit, je « n'en doute pas, offrira la preuve « de votre gratitude et de votre piété. »

Après ce discours, le roi descendit de la tribune, et retourna à son palais, escorté de ses seuls gardes [1]. Pendant deux jours, nul ne fut admis en sa présence. Le troisième, il appela les plus nobles d'entre les Perses, et leur répartit les principaux commandemens militaires. Il ordonna que certains corps d'infanterie et de cavalerie barbares prissent les titres de bataillon royal, de cohorte royale, et autres qui commandoient le plus grand respect.

Instruits de ces innovations, les

[1] L'an 325 avant J. C.

Macédoniens qui étoient restés flottans dans l'indécision, ne sachant également s'ils devoient suivre Alexandre ou s'ils devoient le laisser partir sans eux, se rendirent en foule autour du palais. Là, ils déposèrent leurs armes, demandèrent humblement à voir le roi, et déclarèrent qu'ils ne sortiroient pas de là jusqu'à ce que leurs larmes eussent ému sa compassion.

Alexandre sortit de son palais, vit leur soumission et pleura. Le silence touchant qui régna pendant quelques instans, fut enfin rompu par Callines, officier distingué dans la cavalerie. « O Roi, s'écria-t-il, « les Macédoniens sont affligés de « voir que les Perses seuls soient « appelés tes enfans, et qu'ils aient « droit de t'embrasser, tandis que « cet honneur n'est accordé à aucun « d'eux. » Alexandre répondit : « Dès

« ce moment, vous êtes tous mes « enfans. »

Callines sortit des rangs, et embrassa le monarque. Plusieurs autres ayant suivi son exemple, tous reprirent leurs armes, et retournèrent au camp, en chantant et en jetant des cris de joie.

Alexandre, si nous en croyons le témoignage unanime de tous les historiens, étoit, de tous les hommes, le plus attentif à remplir ses devoirs envers les dieux. Pour remercier le ciel de l'heureuse issue de cette affaire, il offrit un sacrifice solennel, après lequel il donna un festin aux principaux de ses sujets européens et asiatiques.

Les Macédoniens furent placés immédiatement après le roi et avant les Perses. Les prêtres grecs et les mages persans firent en commun des libations, invoquant une con-

corde perpétuelle, et l'union indivisible de l'empire des Macédoniens et des Perses. Bientôt après, les invalides dont le licenciement avoit excité ce désordre, retournèrent gaiement chez eux. Alexandre leur paya l'arriéré de leur solde, leur donna une paye entière jusqu'à leur arrivée en Macédoine, et gratifia chaque soldat d'un talent [1].

Il versa de nouveau des larmes, en se séparant de plus de dix mille hommes qui l'avoient servi dans tant de campagnes glorieuses, et, pour mieux leur montrer l'intérêt qu'il prenoit à leur sûreté, il leur donna pour conducteur Cratère que, suivant l'expression d'Arrien, il aimoit autant que sa propre vie.

Telle fut la vie de cet homme extraordinaire, dont le génie auroit changé et perfectionné l'état de l'an-

[1] 5,400 francs.

cien monde ; mais l'esprit de perfectionnement est passager, et demande des efforts non interrompus ; les causes de dégénération sont au contraire permanentes et innombrables.

Au premier abord il semble qu'on doit regretter qu'en négligeant de pourvoir à la succession au trône, il ait donné lieu à ces guerres sanglantes entre ses capitaines, qui désolèrent si long-temps la terre. Cependant les difficultés contre lesquelles il eut lui-même à lutter, durent le convaincre de l'impossibilité d'asseoir l'empire sur des bases inébranlables pendant l'enfance de son fils Hercule, ou pendant le règne d'un prince imbécile comme son frère Aridée. Les principes de l'ordre de la succession à la couronne n'avoient jamais été fixés avec certitude en Macédoine, et le camp d'un conqué-

rant n'étoit pas une bien bonne école de modération et de justice.

CHAPITRE XVII.

Etat de la littérature pendant le siècle d'Alexandre. Poésie, musique, arts du dessein, géographie, astronomie, histoire naturelle. Ouvrages d'Aristote. Notice sur la vie de ce philosophe.

PENDANT les dernières années du règne d'Alexandre, la littérature, la philosophie et les beaux arts, jetèrent leur plus brillant éclat; cependant, la source d'où dérivoit leur prospérité avoit déjà commencé à tarir. Les expéditions militaires de ce conquérant illustre furent décrites et publiées après sa mort, dans les

relations authentiques et intéressantes de Ptolémée et d'Aristobule, qui avoient été les témoins oculaires et les compagnons de ses victoires. Mais ces exploits extraordinaires, ces succès inouïs qui dépassoient les actions imaginaires des héros de la fable, produisirent, même de son temps, une nuée d'écrivains dont la crédulité et l'amour du merveilleux ne le cédèrent qu'à leurs basses adulations et à une superstition ridicule.

L'exagération des faits engendra cette enflure de style, ces ornemens de mauvais goût, ces graces affectées qui caractérisèrent les compositions froides et misérables de Callisthènes, d'Onesicrite et d'Hégésias. Le faux goût de ces prétendus historiens à qui l'on doit imputer les ridicules embellissemens qui ont trop longtemps défiguré l'histoire d'Alexandre,

fut admiré et imité par un grand nombre de leurs contemporains.

La contagion gagna même les orateurs, et c'est une chose digne de remarque, que la stérile abondance et l'emphase de l'éloquence asiatique s'introduisirent pour la première fois en Grèce, dans un siècle qui avoit applaudi aux compositions correctes et nerveuses de l'orateur Lycurgue, d'Hypérides, d'Eschine et de Démosthène. Tant il est vrai que dans tout pays où l'esprit humain a atteint son plus haut point de perfection, un principe de dégénération ramène naturellement les choses dans la direction contraire, parce que ceux qui sont incapables d'exceller, veulent cependant se distinguer, et, désespérant d'égaler leurs prédécesseurs dans les beautés de la vérité et de la nature, ils ont recours au faux bel-esprit et à des ornemens artificiels.

Sous le gouvernement de la Macédoine, la Grèce ne produisit aucun génie original dans le genre de la poésie sérieuse. Les tragédies de Sophocle et d'Euripide étoient encore en possession de la scène ; mais il ne parut pas de poëte lyrique ou épique, capable de célébrer les exploits d'Alexandre ; il est vrai que ce prince, passionné pour la gloire, récompensa magnifiquement Agis, Cléon, Chérilus et autres fades panégyristes ; mais ils séduisirent son cœur sans gâter son jugement, puisqu'il déclara qu'il aimeroit mieux être le Thersite d'Homère que l'Achille de Chérilus.

Cependant, dans le même siècle, Philémon, Antiphanes, Licon, et par-dessus tous l'athénien Ménandre, portèrent la comédie au plus haut point de perfection où elle soit jamais venue parmi les nations de l'antiquité. Sous le régime républicain,

les institutions et le caractère des Grecs étoient singulièrement défavorables à ce genre de composition. La turbulence licencieuse de la démocratie changeoit généralement l'esprit et la gaîté en d'insipides bouffonneries.

Le changement de gouvernement et de mœurs exigeant plus de respect pour les convenances, perfectionna leur goût, et les rendit par degrés plus sensibles à ce comique raffiné, où l'on sous-entend plus qu'on ne dit, à ces caractères tracés fidèlement et de la manière la plus intéressante, tels qu'on en voyoit dans les productions de Philémon et de Ménandre.

Alexandre, dans sa jeunesse, aima beaucoup les représentations dramatiques. Thessale étoit son acteur favori, mais Athénodore étoit plus goûté du public. Ce fut à ce dernier

que les magistrats qui, suivant la coutume des Grecs, étoient chargés de prononcer sur le mérite respectif des auteurs rivaux, adjugèrent le prix. Alexandre déclara que cette décision lui faisoit plus de peine qu'il n'en auroit ressenti s'il eût été privé de son héritage.

Les musiciens Timothée et Antigénides, déployoient vers le même temps les effets merveilleux de leur art; mais comme la sévérité de l'éducation et des mœurs se relâcha continuellement dans toutes les parties de la Grèce, nous voyons que la musique dont la destination primitive étoit d'épurer et d'exalter l'esprit, fut employée dans les derniers temps à émouvoir et exciter les passions.

Les arts du dessein, la peinture, la sculpture et l'architecture, brillèrent de tout leur éclat sous les rè-

gnes de Philippe et d'Alexandre. Ces deux princes n'avoient pas moins de goût pour juger les artistes que de munificence pour les récompenser.

L'expédition d'Alexandre en Orient introduisit en Grèce ou tout au moins y multiplia prodigieusement ces pierres aussi précieuses que durables, qui ont transmis jusqu'à nous les plus beaux échantillons des succès des Grecs en ce genre. L'ingénieux Pyrgotèles se distingua dans l'art de graver sur les pierres. Il jouit exclusivement de l'honneur de représenter la figure d'Alexandre sur des pierres gravées, comme Lysippe eut celui de la couler en bronze, et Apelles de la rendre avec ses pinceaux.

Lysippe fut justement admiré pour avoir ramené l'art à une étude plus approfondie, et à une imitation plus parfaite de la nature, sans le céder

à aucun de ses prédécesseurs, sous le rapport du beau idéal. Nous avons déjà parlé de ses vingt-une statues équestres des gardes du corps macédoniens, tués à la bataille du Granique. On dit qu'il jeta six cent dix figures en bronze [1]; ce nombre, s'il n'est pas trop exagéré, prouveroit en lui une facilité de travail qui auroit surpassé celle de tous les statuaires anciens ou modernes.

Le grand nombre de peintres contemporains d'Apelles, démontre que les artistes en ce genre trouvoient beaucoup d'occupation; car toute profession qui n'est pas lucrative, n'est pas généralement suivie. Les plus célèbres de ces peintres furent

1 Feu M. Falconet, sculpteur françois, qui a fait la fameuse statue de Pierre-le-Grand, croit la chose impossible, et donne une interprétation différente aux expressions de Pline. (*Note de l'Auteur.*)

Amphion et Asclépiodore, qu'Apelles avoit reconnus comme au-dessus de lui dans certaines parties de la composition; Aristides le Thébain, qui étoit inimitable pour l'expression; et Protogène de Rhodes qu'Aristote exhorta à peindre les actions immortelles d'Alexandre.

Les branches inférieures de l'art, si elles ne furent pas cultivées pour la première fois dans ce siècle, furent alors portées à leur perfection. Pyricus se borna à des sujets de la vie commune, et Antiphile à des caricatures que les Grecs appeloient *grylloi*. La théorie et la pratique de la peinture furent expliquées dans plusieurs ouvrages dont on doit beaucoup regretter la perte.

Au milieu de cette foule d'artistes et d'écrivains qui donnèrent des préceptes de l'art, on accorda unanimement la prééminence à Apelles,

dont les ouvrages furent innombrables, et dont chacun suffisoit pour assurer sa renommée.

Son tableau d'Alexandre tenant un foudre, fut vendu au temple de Diane d'Ephèse, pour une somme de près de cent mille francs. Sa Vénus Anadyomène ayant été endommagée par un accident, aucun peintre n'osa rétablir les parties qui étoient effacées; en sorte que le tort fait à l'ouvrage augmenta la gloire de son auteur. Le modèle de cette Vénus étoit la belle Campaspe, maîtresse favorite d'Alexandre. La sensibilité d'Apelles fut trop vivement touchée à la vue des charmes qu'il étoit chargé de peindre. Alexandre découvrit sa passion, et eut la générosité de lui céder Campaspe.

Ce célèbre artiste qui reçut encore d'autres preuves signalées de l'estime et de l'affection de son maître, vi-

voit bien avec ses confrères. Usant de la franchise de son siècle et de sa nation, il se vantoit ouvertement du mérite qui lui appartenoit; il disoit qu'aucun de ses rivaux ne pouvoit égaler la grace de ses attitudes et de ses figures; mais il avouoit lui-même que dans d'autres branches de l'art, il étoit inférieur à plusieurs de ses contemporains. Le désir de voir les ouvrages de Protogènes l'amena à Rhodes; il y trouva un rival qui n'étoit pas tout-à-fait indigne d'alarmer sa jalousie, mais au lieu de céder à une aussi basse passion, il tira Protogènes de l'obscurité, releva le prix de ses travaux, et apprit aux Rhodiens qui dédaignoient dans leur compatriote les mêmes talens qu'ils admiroient dans un étranger, à reconnoître et respecter son mérite.

Peu de temps après la mort d'Alexandre, les beaux arts cessèrent de

faire des progrès, quoiqu'ils ne cessassent pas d'être cultivés, puisque ni les élèves d'Apelles et de Lysippe, ni ceux qui vinrent après eux, ne purent égaler la gloire de leurs prédécesseurs. Les rois grecs de l'Egypte et de la Syrie paroissent plutôt avoir tourné leur attention vers la littérature que vers les beaux arts; mais dans l'une et l'autre branche, les écoles d'Alexandrie et de Séleucie n'aspirèrent jamais au-delà de l'humble mérite d'imiter imparfaitement les arts et les connoissances de la Grèce. En proportion du voisinage de ce pays, les arts prirent une plus forte racine à Alexandrie qu'à Séleucie. Ce fut par le même motif qu'ils paroissent avoir fleuri plus long-temps, et avec plus de succès dans les petites principautés de Pergame et de Bithynie, que dans

les puissans royaumes de Syrie et d'Egypte.

L'expédition d'Alexandre contribua au perfectionnement des sciences naturelles et morales. Ses marches furent soigneusement calculées par Diognètes et Béton. D'autres géomètres furent employés à reconnoître les parties les plus reculées des pays qu'il traversoit. L'exacte description de ses conquêtes, d'après ces matériaux et d'autres encore, fut confiée à des hommes d'un talent éprouvé, et la géographie reçut ainsi une nouvelle forme.

Après la conquête de Babylone, Alexandre eut soin de demander les observations astronomiques que l'on conservoit précieusement dans cette antique capitale, depuis plus de dix-neuf siècles. Elles remontoient à 2234 ans avant l'ère chrétienne. Par ordre d'Alexandre, elles furent

fidèlement transcrites, et communiquées à Aristote, que sa mauvaise santé empêcha probablement de suivre son élève dans l'Orient; ou qui préféra peut-être volontairement une retraite philosophique dans Athènes, à la gloire d'accompagner le conquérant du monde.

Ce ne fut pas le seul don par lequel Alexandre témoigna à la fois à son maître et sa gratitude et son amour pour les sciences. L'histoire naturelle dut à sa curiosité et à ses munificences un grand avancement. Il dépensa une somme de quatre à cinq millions de francs, qui de nos jours auroit une valeur infiniment plus considérable, à rassembler dans les différentes contrées de l'Asie une foule de productions rares de la nature, et particulièrement cette prodigieuse variété d'animaux, qu'Aristote a décrits dans ses ouvrages,

avec une perfection si inimitable.

Mais quelques obligations que les sciences naturelles aient eues à Alexandre, il sembleroit que les sciences morales ne durent pas moins à ses découvertes et à ses conquêtes. L'étude de la nature humaine ne put que gagner considérablement à cette vaste observation des mœurs, des institutions et des usages; cet avantage ne se borna pas peut-être à ceux qui firent partie de l'expédition, et dont les écrits sont malheureusement perdus, puisque les traités moraux et politiques d'Aristote, découvrent non-seulement plus de méthode dans ses raisonnemens, mais une plus grande abondance de faits sur lesquels ils les appuye, que les écrits de tous ses prédécesseurs ensemble, sans en excepter ceux de Xénophon et de Platon, qui furent cependant des voyageurs.

La plus grande partie des écrits d'Aristote furent sans contredit composés avant la conquête des Macédoniens; cependant il n'est pas invraisemblable que cet homme extraordinaire dont l'ardeur au travail étoit égale à son génie, les ait continuellement retouchés et perfectionnés; on ne peut imaginer que la riche moisson de faits et d'observations recueillie par ses amis éclairés, ait été dédaignée par un philosophe qui semble non-seulement avoir eu l'ambition d'éclipser ses prédécesseurs et ses contemporains, mais le désir de ne rien laisser à glaner à ses disciples et à ses successeurs.

Aristote, dit Bacon, croyoit, comme les princes ottomans, qu'il ne pourroit régner en sûreté s'il ne détruisoit tous ses rivaux. Son ambition littéraire n'étoit pas plus exclusive qu'elle n'étoit exorbitante.

Il vouloit embrasser le cercle entier des arts et des sciences, et prétendit expliquer tout ce qu'il est possible de connoître relativement au monde moral et matériel.

Non content d'étendre ses recherches au dernier terme où l'entendement humain puisse atteindre, il attaqua hardiment des questions hors de la portée des hommes, avec la même confiance que son élève engageoit une bataille; mais comme il avoit affaire à des ennemis plus opiniâtres que les Perses, sa témérité ne fut pas aussi heureuse que celle d'Alexandre.

Il divisoit la philosophie en contemplative et en pratique. La philosophie contemplative ou abstraite, à laquelle il donna le premier le nom de métaphysique, est obscure, souvent inintelligible, encore plus chimérique, mais beaucoup moins agréable

que celle de son maître Platon. Elle comprenoit non-seulement l'examen de ces idées abstraites *existence*, *substance*, *qualité*, *genre*, *espèce*, *etc.*, qui ont été si long-temps agitées et embrouillées sur les bancs de l'école, mais les doctrines générales concernant l'ame ou l'esprit, particulièrement l'esprit de la divinité. L'ame humaine est traitée dans un ouvrage séparé, où il faut avouer qu'Aristote a fait de nouveaux noms plutôt que de nouvelles découvertes; sa doctrine de l'immortalité n'est, nulle part aussi complètement expliquée par ce philosophe, qu'elle ne l'a été par Platon.

La physique d'Aristote mérite le nom de métaphysique, dans le sens moderne de ce mot, puisqu'il explique les lois de l'univers, en comparant des idées abstraites, et non par l'observation et l'expérience.

Lorsqu'il descend à des particularités, il montre plus d'ignorance concernant les mouvemens et la grandeur des corps célestes, que beaucoup de ses prédécesseurs.

Il connoissoit assez bien l'anatomie de l'homme et des animaux, eu égard aux erreurs grossières qui dominoient généralement dans le siècle où il vivoit. La chimie n'étoit pas encore inventée. Depuis l'introduction de la philosophie spéculative, les hommes avoient cessé d'observer la nature ; il n'y avoit donc guères lieu d'espérer qu'ils en imitassent les opérations, et qu'ils la soumissent à l'expérience. Aristote paroît avoir été moins instruit dans les mathématiques que ses prédécesseurs Pythagore et Platon ; quoique dans l'invention de l'art du syllogisme, il ait montré une force de conception qui, s'il l'eût dirigée vers les siences mathématiques, eût

pu le conduire aux plus grandes découvertes.

Le scepticisme de Pyrrhon, son contemporain, et encore plus les sophismes captieux de l'école de Mégare engageoient naturellement Aristote à examiner avec plus d'attention que ses devanciers, la nature de la vérité, et à chercher les moyens de la défendre contre les attaques des déclamateurs et les pièges de la subtilité.

Il entreprit en conséquence la tâche pénible de résoudre tout raisonnement dans ses élémens primitifs, et d'en déduire les règles, par lesquelles toute conclusion doit être liée avec les prémisses pour être juste. Il accomplit ce hardi dessein, ayant érigé sur un seul axiome un système de vérités abstraites, fortifiées par la démonstration la plus complète possible. L'axiome d'où il fait tout dériver et par lequel il conclut

tout, est que toute ce qui a été dit d'un genre peut être dit de chaque espèce ou de chaque individu qui y sont renfermés.

Si du naufrage général de la littérature, dans lequel un grand nombre des ouvrages d'Aristote ont péri, on n'eût sauvé que ceux dont nous venons de parler, il faut avouer que l'instituteur d'Alexandre n'auroit pas été très-digne de fixer l'attention de la postérité. Dans sa philosophie abstraite ou métaphysique, nous ne pouvons que déplorer de grands efforts mal employés, et un grand génie mal appliqué ; mais dans ses ouvrages critiques et moraux, surtout dans ses politiques nous trouvons le même esprit vaste et pénétrant, la même subtilité de raisonnement, et la vigueur de l'intelligence, dirigés vers des objets d'une grande importance et d'une utilité générale.

Aristote naquit dans la 1re. année de la quatre-vingt-dixième olympiade [1] à Stagire, ville d'une province de la Macédoine; il fut élévé à la cour de Pella, où son père étoit médecin du roi. Il fut envoyé très-jeune à Athènes, et y resta vingt ans, suivant assidûment les leçons de Platon. Choisi par le discernement de Philippe, pour guider et cultiver les belles dispositions de son fils, il retourna dans son pays natal, et demeura huit ans à la cour de Macédoine. Quelque profit qu'Alexandre ait retiré des instructions d'Aristote, il est certain que ce dernier tira de plus grands avantages de la reconnoissance de son royal disciple. Nous en avons déjà rapporté plusieurs preuves, et ce fut peut-être grace aux libéralités d'Alexandre, que le philosophe fut en

[1] L'an 384 avant J. C.

état de former une bibliothéque, ce qui, dans ce siècle exigeoit des dépenses exorbitantes, en quoi il ne pouvoit être rivalisé que par les rois d'Egypte et de Pergame; mais la collection d'Aristote fut faite pour l'utilité, et non pour une vaine ostentation.

Il passa à Athènes la plus grande partie des quatorze dernières années de sa vie, entouré de tous les secours que pouvoient lui donner les hommes et les livres, pour poursuivre ses recherches philosophiques. La gloire du nom d'Alexandre qui remplissoit le monde, assura tranquillité et respect à l'homme qu'il regardoit comme son ami; mais après la mort prématurée de cet illustre protecteur, la jalousie des prêtres et des sophistes enflamma la superstition et la fureur du peuple d'Athènes; et les mêmes passions haîneuses qui avoient été

fatales au vertueux Socrate, se déchaînèrent contre Aristote.

Pour échapper à la persécution, il se retira secrètement à Chalcis, dans l'île d'Eubée. Cette mesure étoit suffisamment justifiée par la nécessité de pourvoir à sa sûreté personnelle; mais de peur qu'on ne le taxât de lâcheté, en comparant sa conduite avec celle de Socrate dans une occasion semblable, il s'abaissa à justifier sa fuite, en disant qu'il n'avoit pas voulu procurer aux Athéniens une seconde occasion de se rendre coupables envers la philosophie.

Il paroît qu'il survécut peu de mois à sa fuite d'Athènes, et que le chagrin abrégea ses jours. Il mourut à l'âge de soixante trois ans, dans la troisième année de la cent quatorzième olympiade [1].

[1] L'an 322 avant J. C.

CHAPITRE XVIII.

Différentes sectes de philosophes. Systêmes des Péripatéticiens, de Zénon, d'Epicure et de Pyrrhon.

QUOIQUE l'on persécutât de temps en temps ceux qui se livroient à une vie contemplative, la philosophie avoit jeté à Athènes des racines trop profondes pour être extirpée par les fureurs passagères d'une populace capricieuse. Théophraste succéda paisiblement à Aristote, dans le *Péripaton*, ou promenade du Lycée, d'où leurs sectateurs ont pris le nom de *Péripatéticiens* [1].

[1] L'opinion commune que les sectateurs d'Aristote ont été appelés péripatéticiens du mot περιπάτος qui signifie *marcher*, adoptée par Cicéron et plusieurs autres a été réfutée

Vers le même temps, Zénon enseignoit la vertu dans le Portique ou *Stoa*, ce qui a fait donner à ses disciples le nom de Stoïques ou Stoïciens. Epicure enseignoit les lois du plaisir dans les célèbres jardins de son nom. Les disciples de Diogène le Cynique, s'assembloient encore dans le Cynosarges. Speusippe et Xénocrate avoient remplacé Platon dans l'Académie. Enfin, Pyrrhon, natif d'Elide, fondateur de la secte des Sceptiques, lequel avoit accompagné Alexandre dans son expédition d'Orient, et eu part aux largesses de ce prince, devint après la mort de son bienfaiteur, citoyen d'Athènes. C'est ainsi que cette illustre cité, après avoir perdu sa liberté et sa gloire militaire, conserva sa prééminence dans la littérature, la philo-

par des auteurs que cite le savant Brucker.
(*Note de l'auteur.*)

sophie et les beaux-arts. Du temps d'Alexandre, Athènes, comme centre du monde savant, prit la forme qu'elle conserva exactement pendant sept siècles jusqu'à la terrible invasion de la Grèce par Alaric et les Goths [1]. En effet, il est remarquable que les philosophes qui, durant ce long intervalle, perpétuèrent les différentes sectes, suivirent avec une entière soumission les opinions de leurs maîtres respectifs.

Peu de temps après la mort d'Alexandre, le génie disparut; la littérature et les arts dégénérèrent également; on ne vit éclore aucune secte nouvelle; on essaya peu d'innovations, encore n'obtinrent-elles pas beaucoup de succès.

Nous croyons pouvoir terminer convenablement cette période de l'histoire de la Grèce, en exposant

[1] L'an 396 après J. C.

sommairement les principaux dogmes des diverses écoles de philosophie qui s'établirent à Athènes.

Aristote, chef de l'école péripatéticienne, reconnoissoit, comme Socrate et Platon, la dignité de la nature humaine; il faisoit consister le principal bonheur de l'homme, non dans la satisfaction des sens, mais dans l'exercice convenable de ses facultés morales et intellectuelles. Suivant Aristote, l'habitude de cet exercice dirigé par la raison, constituoit la plus grande excellence de l'homme, de la même manière que l'excellence des autres animaux, même des règnes végétal et minéral, résultoit de la perfection des qualités dont les êtres sont respectivement doués.

Cependant, comme l'homme est un être composé, formé d'esprit et de matière, il lui paroissoit évident que son bien-être dépendoit jusqu'à

un certain point de la condition du corps, et des moyens nécessaires pour maintenir cette partie inférieure de sa nature dans l'état le plus parfait. L'absence de la maladie et des infirmités, la bonne constitution de tous nos organes corporels sont des choses désirables, non-seulement en soi-même, mais comme nous fournissant les moyens d'exercer ces facultés mentales d'où dérive notre principale félicité. D'après la même manière de raisonner, les faveurs de la fortune, la richesse, les amis et autres avantages extérieurs sont désirables, non-seulement comme contribuant à satisfaire nos besoins physiques, mais comme des instrumens à l'aide desquels un homme sage est en état de tirer parti de ses vertus, et de remplir l'objet auquel la nature l'a destiné.

Aristote n'exigeoit pas que l'on

eût, au milieu des plus grandes calamités, ce parfait commandement de soi-même auquel aspiroient certains philosophes. Il accordoit des agitations modérées, comme inséparables de la foiblesse de notre nature. Dans la constitution des choses d'ici-bas, il regardoit une certaine sensibilité, un certain penchant à la colère, non-seulement comme excusable, mais comme nécessaire; puisque le ressentiment nous excite à repousser les injures, et que le regret du passé nous met sur nos gardes pour prévenir des maux dont autrement nous serions accablés. Mais quoique ce grand philosophe reconnût l'influence de la fortune dans les choses humaines, et crût impossible au plus courageux des hommes de rester inébranlable au milieu de catastrophes semblables à celles qui accablèrent le roi Priam, il soute-

noit cependant que nous sommes nous-mêmes les premiers artisans de notre propre félicité.

Les vertus morales ne peuvent, selon le même philosophe, subsister sans quelque mélange des vertus intellectuelles ; mais les dernières peuvent subsister seules et indépendantes. D'après l'opinion réunie d'Aristote et de Platon, la félicité la plus pure et la plus permanente, dont l'homme soit susceptible, résulte de l'exercice du pouvoir de sa raison sur des sujets de spéculations abstraites. Les travaux de l'homme d'état ou du général, les méditations du législateur ou de l'homme public, tout cela se réfère à quelque fin, à quelque objet dont le succès peut être trahi par un coup de la fortune, par la foiblesse ou par la méchanceté des hommes. La pratique de la justice, de la générosité, de la tempé-

rance et de la valeur, exige plusieurs conditions, et suppose une variété de situations auxquelles nous ne sommes pas toujours maîtres de commander. Il faut que l'homme juste ou généreux ait des objets sur lesquels il puisse exercer la justice ou la générosité; il faut qu'il employe, pour pratiquer ces vertus, des moyens qui participent de la fragile humanité, puisque, dirigés par la prudence, ils n'en sont pas moins susceptibles d'être égarés par les passions.

Mais les actes de la sagesse contemplative sont purs et simples comme la source intellectuelle d'où ils dérivent. Ne tendant point vers un but éloigné, n'ayant point une fin incertaine, ils nous satisfont immédiatement par eux-mêmes; ils sont toujours complets, de quelque côté qu'on les envisage.

Si la jouissance de nos membres

ou de nos facultés, excite en nous le sentiment de notre existence, et nous procure par suite un vrai plaisir, combien n'est pas plus délicieux l'exercice de cette intelligence qui nous rend sensibles au principe divin qui est en nous. Vivre suivant la nature, c'est vivre suivant la partie la plus noble de notre nature qui est l'ame sans contredit. Vivre ainsi, c'est goûter, en quelque sorte, une existence divine; car tout humains que nous sommes, nous ne devons point exclusivement penser aux choses humaines, et, quoique mortels, nous devons aspirer à l'immortalité, convaincus que l'ame étant ce qui constitue principalement l'homme, celui qui cultive le plus son ame, est celui qui est le mieux disposé en lui-même, et qui se rend le plus agréable à la divinité.

Telle est la philosophie d'Aris-

tote, quelquefois imposante et sublime, mais en général moins élevée et moins indépendante que celle de Socrate et de Platon qui l'ont précédé dans la carrière. Elle est moins orgueilleuse que celle des Stoïciens, ou même celle des Epicuriens qui sont venues après elle; en un mot, elle est peut-être la plus complète qu'aient imaginée les moralistes anciens ou modernes.

On observe communément qu'Aristote prit sur les opinions des hommes la même autorité que son disciple Alexandre acquit sur leurs personnes; mais l'empire d'Alexandre ne dura qu'autant que sa vie, et finit avec lui. Celui d'Aristote ne commença que mille ans après sa mort, et dura plusieurs siècles.

L'école péripatéticienne subsista, il est vrai, sans interruption à Athènes, mais le Lycée n'obtint jamais une

prééminence décidée sur le Portique ou l'Académie. Lorsque la philosophie fut transportée à Rome, sur un théâtre plus éclatant, les savans, les hommes instruits, préférèrent généralement Platon à Aristote; tandis qu'une foule des principaux personnages de l'état s'enrôlèrent sous les bannières de Zénon ou d'Epicure.

Après la chute de la liberté, la philosophie, ainsi que la littérature et les beaux arts, déclinèrent insensiblement; et sous les empereurs, notamment dans le second et le troisième siècles, les rêveries les plus extravagantes de Platon furent la doctrine la mieux assortie à l'esprit du temps, la plus conforme au génie obscur de Plotin, de Porphyre, Jamblique et autres visionnaires distingués par la dénomination d'Eclectiques, ou Néo-Platoniciens, lesquels possédoient les écarts sans l'imagination,

la subtilité sans le génie de leur maître.

Pendant les siècles suivans, la philosophie d'Aristote prit peu à peu de l'ascendant; mais, comme il étoit arrivé à Platon, la partie la plus frivole des systêmes d'Aristote fut la plus estimée pendant les ténèbres du moyen âge. La hardiesse décisive de sa logique, de sa physique et de sa métaphysique devoit flatter les esprits de ce temps-là, et l'on négligea ses ouvrages utiles, fondés sur des vérités pratiques.

Zénon et Epicure prétendoient, à l'instar de Platon et d'Aristote, déduire leur philosophie de l'expérience; mais ils avoient des vues moins nettes et moins étendues de la nature; leurs argumens étoient moins concluans et moins raisonnables. Ils substituèrent à la variété infinie de la nature, leurs systèmes

étroits et artificiels. Ce sera toujours une grande honte pour cette philosophie abstraite, que des hommes qui se vantoient de suivre la même route arrivassent à des résultats si opposés.

L'école de Zénon crut en effet découvrir par toutes ses recherches que la douleur n'étoit pas un mal, et la secte d'Epicure, que le plaisir étoit le seul bien ; les Stoïciens disoient que la vertu seule avoit un prix réel en elle-même, et qu'elle étoit désirable par soi ; les Epicuriens soutenoient que la vertu n'étoit en elle-même d'aucune valeur réelle, et qu'elle n'étoit désirable que pour l'attrait du plaisir.

Cependant au milieu des contradictions frappantes de ces deux sectes, elles s'accordoient dans leur orgueil; chacune d'elle soutenoit hautement que la doctrine qu'elle enseignoit

étoit la voie exclusive du bonheur. L'une et l'autre exigeoient de leur *sage* imaginaire un commandement absolu à ses passions ; toutes deux supposoient que, dans son existence sur la terre, il pouvoit atteindre la perfection.

Zénon et Epicure rejetoient également le dogme de récompenses et de châtimens dans une autre vie, comme n'étant pas nécessaire à leur système ; tous deux justifioient le suicide ; tous deux se vantoient de jouir d'une félicité égale à celle des dieux. Plus leurs principes s'écartoient de la vérité et de la nature, et flattoient cette vanité factice à laquelle le cœur humain n'est que trop disposé, plus ils se répandirent avec rapidité ; plus ils trouvèrent d'enthousiastes et de défenseurs zélés.

En examinant par quelle série de raisonnemens des hommes dont la

sagesse étoit respectée de leurs contemporains, pouvoient arriver à des conclusions si extraordinaires, on trouve que la dignité de la vertu réclame le premier rang en faveur de Zénon. Ce philosophe examinoit avec le plus grand soin les penchans naturels de l'espèce humaine; il observoit les différens changemens qu'ils subissoient dans leurs progrès depuis l'enfance jusqu'à l'âge viril, contemploit les effets que produisoient les causes extérieures sur notre organisation intérieure; puis comparant l'homme avec les autres animaux, il démontroit les illustres prérogatives dont il jouissoit, la destination sublime à laquelle l'avoit appelé la nature.

Il observoit que le soin de sa propre conservation étoit le désir primitif et universel de tous les animaux. Dans l'homme, ce désir a

pour objet son corps et tous ses différens organes, son esprit et toutes ses facultés diverses ; il le porte à maintenir l'ensemble de son être dans l'état le plus parfait, dont il est susceptible. La nature a généralement attaché du plaisir aux fonctions destinées à cet usage ; mais Zénon regardoit comme évident que nous devons désirer le plaisir pour l'amour de notre conservation, et non notre conservation pour l'amour du plaisir, en faisant voir que les premiers mouvemens et les premiers efforts de tous les animaux quelconques, tendent à empêcher leur dissolution, et qu'ils précèdent toute notion de peine ou de plaisir.

Quoique dans l'ordre des temps, les premiers penchans qu'éprouve l'homme, soient peut-être ceux qui sont relatifs à sa sûreté personnelle; cependant, dès l'âge le plus tendre, il

se montre susceptible de désirs d'une nature différente et plus relevée. Sans parler des indices obscurs de son amour pour la vérité, de son désir d'acquérir des connoissances, tandis qu'il est enfant, et qu'il applique ses sens avec une activité inconcevable à l'examen des objets qu'on lui présente, il apprend naturellement l'usage des mots qui expriment ces objets, et retient les idées qui y ont rapport. Il n'a pas plutôt fait cette acquisition précieuse, qu'il montre une curiosité impatiente pour augmenter la sphère de ses connoissances, pour prendre des notions plus particulières sur la nature, les causes et les dépendances des différentes classes d'êtres qu'il contemple autour de lui. D'après cet amour de ce qui est vrai et qu'il sent conforme à sa propre nature, il croit facilement tout ce que lui disent les personnes avec qui il a des entretiens;

principe qui est à la vérité la source d'erreurs et de préjugés sans nombre, mais qui devient pour l'avenir la seule base du perfectionnement de son intelligence.

En examinant la nature et les relations des autres êtres, il devient susceptible d'attachement, d'amitié; il apprend à connoître les devoirs des hommes dans la société, et goûte dans ces observations un plaisir infini. Les affections de l'ame qui nous sont toujours et intimement présentes, ne peuvent manquer d'être la source principale de notre bonheur ou de notre misère. Ainsi, suivant Zénon, aux yeux d'un homme sage, toutes les circonstances extérieures, toutes les situations dans la vie, doivent être également indifférentes, puisqu'il n'en est aucune où il ne puisse faire son devoir, et obéir aux préceptes de la raison. Sentir en nous-mê-

mes que le témoignage de tout l'univers dépose en notre faveur, être convaincu que quelles que puissent être les conséquences de notre conduite, elle a été dirigée par les grandes règles que la divinité nous a prescrites; n'est-ce pas un degré de satisfaction intérieure, auquel la plus grande prospérité ne pourroit que foiblement ajouter? En effet, disoit ce même philosophe, une simple goutte d'eau se perd dans les abîmes de la mer Egée, un seul pas n'est rien relativement à la route immense de l'Inde, et la lumière d'un flambeau est éclipsée par celle du soleil en plein midi; de même les convenances externes de la vie, les avantages qui ne regardent que le corps, s'obscurcissent et s'évanouissent auprès de l'éclat incomparablement plus vif de la vertu.

Les dangers qui semblent les plus formidables, les calamités les plus

terribles pour le vulgaire ne sauroient intimider ni abattre l'homme qui a du courage pour mépriser les uns, et de la constance pour supporter les autres. Le sage goûte un vrai plaisir au milieu de ces nuages de l'adversité, à travers lesquels la vertu brille d'un plus beau lustre ; il se réjouit des revers de la fortune qui l'exposent à de difficiles et glorieux combats. Ayant la confiance de ses forces, il est heureux de les mesurer contre un adversaire redoutable. La victoire ne dépend point des chances du hasard, mais de lui seul : est-il besoin d'une autre considération pour le soutenir contre le nombre et la puissance de ses ennemis ?

Lorsque Régulus, strictement fidèle à sa parole, soumit son corps périssable aux tourmens raffinés que lui infligèrent les Carthaginois, il savoit bien que ces barbares animés

par la vengeance ne pouvoient rien sur son courage, son amour pour sa patrie, ni sur sa magnanimité. Protégé par ces vertus, son ame brava les maux les plus cruels. Son courage triompha, et quoique ses membres fussent torturés et en lambeaux, il conserva intacte cette partie intellectuelle qui proprement constitue l'homme, dans laquelle seule peuvent résister une félicité ou une misère permanentes.

De cet enthousiasme que leur inspiroit l'amour de la vertu, les Stoïciens revenoient aux spéculations de la philosophie abstraite. Ils disoient que dans la combinaison ou arrangement quelconque des objets, le bien-être de chaque partie n'étoit q e relatif et subordonné à l'avantage de la masse. Pour en offrir la preuve dans l'espèce d'organisation qui nous est la plus familière, ils

citoient pour exemple le corps humain. L'avantage de chaque membre ou organe considéré comme un être distinct et indépendant, consiste à conserver son état naturel, à n'être jamais soumis à aucune fatigue, à ne ressentir ni malaise, ni douleur; mais, considéré comme partie d'un système dans le bien-être duquel le sien est nécessairement compris, ce membre ou organe doit souvent éprouver des incommodités ou des souffrances. Pour l'avantage de tout le corps, il faut que le pied marche sur un terrain fangeux, qu'il soit déchiré par des épines, et quelquefois brûlé ou déchiré, même amputé, lorsque de telles opérations sont indispensables pour la sûreté de l'ensemble. En refusant de faire son service, le pied cesse d'être tel, de la même manière que vous cessez d'être homme en cherchant à vous

soustraire aux devoirs pénibles qu'exige de vous la société.

Mais la société elle-même, aussi bien que chacun des membres qu'elle renferme, font partie d'un vaste système, de ce tout harmonieux dont l'ordre admirable et la beauté démontrent l'intervention, la surveillance d'une bonté et d'une sagesse infinies. Sous un tel gouvernement il ne sauroit exister de mal absolu ; ce qui paroît défectueux quand nous n'envisageons que des parties isolées, doit nécessairement être bon relativement au tout.

Le sage doit donc se contenter de toutes les positions dans lesquelles le sort l'a placé, et être bien persuadé que s'il connoissoit toutes les liaisons, toutes les dépendances des événemens, cette situation lui paroîtroit la plus convenable qu'il étoit possible de lui assigner. Il use,

il est vrai, de tous les moyens que suggère la prudence pour éviter le mal, mais lorsqu'il ne peut le repousser, il se soumet gaîment à la sage dispensation de la Providence.

Il sait, continue Zénon, que les prières des hommes ne sauroient changer l'ordre établi de l'univers : lorsqu'il invoque les dieux ce n'est pas dans le dessein de faire changer leurs sages intentions à son égard ; il doit leur demander de lui fournir les occasions les plus propres à signaler son courage, sa confiance dans leur bonté, et sa résignation parfaite à leur volonté suprême.

La philosophie stoïcienne imposoit un silence absolu à la voix cependant si douce de la pitié ; mais elle interdisoit avec plus de raison la colère, et en général toutes les passions qu'elle regardoit comme des désordres et des maladies de

l'ame, que tout homme sage devoit non-seulement apaiser mais guérir radicalement. Comme ils supposoient à leur sage imaginaire la possibilité d'atteindre cette perfection, ils en concluoient que tous les devoirs lui étoient également faciles à remplir. Ses actions devoient être perpétuellement réglées par les convenances, et toutes étoient par conséquent également louables; tandis que les actions d'un insensé, ou d'un homme qui mettoit les passions ou ses caprices à la place de la raison et des principes, étoient toutes également blâmables.

Cette doctrine qui ressemble si fort au sentiment de quelques théologiens chrétiens, que *les plus grandes vertus des payens n'étoient que des vices brillans*, est la source à laquelle on peut rapporter tous les autres paradoxes des Stoïciens.

Telle est en substance la philosophie de Zénon, qui contient en outre plusieurs contradictions, que toute la subtilité de ses sectateurs n'a jamais pu concilier : elle suppose évidemment un degré de perfection hors de la portée de la foiblesse humaine.

Le système d'Epicure n'est pas moins artificiel dans sa combinaison ; et, quoique plus humble dans son origine, il est également sublime dans ses conclusions. Semblable à cette humble plante qui perce d'abord avec peine la surface de la terre, puis devient un arbre, dont la cîme se perd dans les nues, la philosophie d'Épicure, restreinte d'abord aux objets primitifs du désir naturel du plaisir et de l'aversion pour la douleur, s'élève par degrés à tout ce que la vertu a de plus beau, et nous donne des leçons sévères sur nos devoirs.

Epicure disoit que la vérité de cette doctrine, que le plaisir et la douleur sont des sujets universels de plaisir et d'aversion, est attestée par le consentement unanime de tous les êtres animés. Non-seulement les hommes, mais les enfans et les brutes elles-mêmes, si elles pouvoient articuler des sons, proclameroient d'un commun accord que le plaisir est le souverain bien, et la douleur le plus grand des maux. Il cherchoit à prouver qu'ils sont non-seulement les objets les plus grands et les plus universels de nos désirs ou de notre terreur, mais qu'en dernier résultat ils en sont les objets uniques. En analysant nos passions, nos actions et nos vertus, toutes, disoit-il, n'ont pas en définitif d'autre but que de satisfaire les plaisirs des sens, ou d'éviter les souffrances corporelles.

Si nous souhaitons la puissance

et la richesse, c'est parce que la puissance et la richesse nous procurent des moyens innombrables de jouissances. Convaincus que la bienveillance de la société où nous vivons est nécessaire à notre bonheur, nous faisons tous nos efforts pour nous en rendre dignes ; nous cultivons l'amitié, nous exerçons la bienfaisance, nous pratiquons avec scrupule toutes les vertus sociales, essentielles à la sûreté publique qui intéresse aussi la nôtre. Lorsqu'il est nécessaire de résister à l'appât d'un plaisir actuel, pour en obtenir à l'avenir un plus grand, la tempérance doit modérer l'impatience de nos désirs ; et lorsqu'il est nécessaire de nous exposer à une douleur présente, afin d'éviter un plus grand mal, le courage doit imposer silence à la pusillanimité. La justice nous enseigne que nous devons nous abstenir de

faire tort aux autres, comme le seul moyen d'empêcher qu'on ne nous fasse tort à nous-mêmes.

La prudence qui est, dans le système du même philosophe, la reine de toutes les vertus, et à laquelle la justice, la tempérance et le courage ne doivent servir que d'aides et de cortège nous indique la véritable route pour arriver au bonheur. Cette route est reconnue par tous les moralistes être la pratique de la vertu; en sorte que la vertu, selon Epicure, est la seule vraie sagesse, et le vice consiste dans l'imprévoyance, la légèreté et la folie.

Pour expliquer cette doctrine, il observe que, si toutes les modifications d'espérance et de crainte se rapportent en dernier lieu aux sensations corporelles de plaisir et de peine, cependant, les plaisirs ou les douleurs de l'ame sont infiniment plus importans que les sensations

d'où ils dérivent. Le corps peut ressentir des privations actuelles qui ne sont pas d'une haute considération, au lieu que l'ame revient sur le passé, et anticipe sur l'avenir. Si donc notre ame est heureusement organisée, si nos sentimens et notre jugement sont dans un ordre convenable, peu importe l'état physique du corps; nous en pouvons mépriser les plaisirs et surmonter les douleurs. Si la douleur est violente, l'expérience nous apprend qu'elle doit-être courte; elle ne peut durer long-temps sans devenir supportable, sans qu'il y ait de bons intervalles. D'ailleurs, la mort est toujours là, prête à nous délivrer d'une douleur excessive.

C'est par cette espèce d'analyse ou de chimie philosophique, qu'Epicure tiroit des matériaux les plus grossiers, les principes les plus sublimes de la sagesse et de la vertu. Sa phi-

losophie imposoit un silence absolu aux passions; il comparoit l'homme à une petite république, qui ne pourroit vivre dans la sédition. Dans ce calme de l'ame il se vantoit de jouir d'une félicité que les plaisirs extérieurs peuvent varier, mais non augmenter; il comparoit son existence à celle des dieux, disant que la jouissance la plus illimitée dans sa durée ne pouvoit prouver un bonheur plus parfait que cette réflexion, que tous nos peines sont renfermés dans un court espace.

Epicure avoit adopté le système des atomes de Démocrite, et il s'appliquoit à sa morale. Il prétendoit expliquer tous les phénomènes de la nature par les mouvemens de petites particules de matière de différentes figures, et disoit que l'univers continuoit d'exister comme il avoit commencé, sans l'intervention des dieux,

de ces êtres célestes qui jouissant d'une félicité complète en eux-mêmes, et, étant tout-à-fait indépendans des actions des hommes, ne sont ni charmés de nos vertus, ni offensés par nos crimes.

Les principes d'Epicure étoient si séduisans, que jamais philosophe ne fut plus admiré ni plus chéri de ses disciples, ou ne leur fut plus étroitement attaché par l'affection et l'estime. On le représente comme un homme fort aimable, ayant beaucoup de douceur et d'humanité. Semblable à son prédécesseur Eudoxe, qui professoit, touchant la religion et la morale, une doctrine toute aussi facile, il jouissoit avec une extrême tempérance des plaisirs des sens; circonstance qui ne contribua pas peu à donner de la vogue à son système. Il réunissoit la fermeté et le courage à une inaltérable bonté.

Horriblement tourmenté par la pierre, il supporta avec une rare constance la maladie cruelle qui précéda sa mort, et le dernier jour de sa vie, lorsque sa douleur fut arrivée au dernier degré imaginable, il écrivit à son ami Hermachus pour lui recommander les enfans de son disciple favori Métrodore, l'assurant en même temps, que pour lui, il étoit heureux, puisque ses souffrances physiques étoient compensées bien au-delà par les plaisirs de l'ame, et surtout par le souvenir agréable de ses découvertes. Cette déclaration, quoiqu'elle présente une sorte de contradiction avec son système, n'en fait pas moins d'honneur à l'homme.

Tels furent les divers systêmes philosophiques, concernant le bonheur de la vie, par lesquels les premières classes du genre humain se piquèrent long-temps de régler leurs senti-

mens et leur conduite. Le scepticisme exagéré de Pyrrhon, que nul ne sauroit réduire en pratique sans risquer d'être accusé de folie, ne paroît jamais avoir eu, même en théorie, beaucoup de vogue parmi les beaux esprits de l'antiquité. Il est vrai que Socrate avoit recommandé dans les cas douteux une prudente suspension de jugement, que Platon avoit porté plus loin cette doctrine, et qu'elle avoit été appliquée à toutes sortes de sujets par ses disciples Arcésilas et Carnéades. Cependant, ces philosophes, en niant la certitude, admettoient du moins la probabilité qu'ils jugeoient suffisante pour régler nos jugemens et nos actions; mais l'extravagant Pyrrhon n'établit d'autre dogme que de soutenir, qu'aucune opinion n'est plus probable qu'une autre. La non-existence des qualités sensibles qui avoit été prou-

vée par Démocrite, Protagore et Aristippe, et que l'on regarde communément comme une découverte moderne, parce que l'opinion contraire a prévalu dans les écoles, fut sans doute ce qui conduisit Pyrrhon à nier pareillement la réalité des qualités et des distinctions morales. De même que le chaud et le froid, le goût et les couleurs n'ont point d'existence extérieure dans les corps, et sont de pures abstractions de l'esprit; de même la beauté et la laideur, la vertu et le vice, le bonheur et l'infortune n'ont point de cause réelle ni permanente : ils dépendent comme toute autre chose, des relations et des comparaisons. D'après ce principe *que tout est relatif*, Pyrrhon établit des argumens pour mettre ses sectateurs en état de disputer la vérité de toute proposition quelconque; il les établit au nombre

de dix, sans doute par opposition aux dix catégories d'Aristote.

Le grand défenseur du pyrrhonisme, Sextus-Empiricus, soutient que, tandis que les autres philosophes s'égarèrent dans la recherche d'un bonheur faux et artificiel, Pyrrhon seul découvrit le véritable, le seul naturel; et cela par un accident semblable à celui d'un peintre, qui, ayant représenté un chien, excepté l'écume de sa bouche, ne put, après des efforts réitérés, venir à bout de cette dernière partie de sa composition : rebuté de ces tentatives infructueuses, il jeta sur la toile l'éponge, sur laquelle il essuyoit ses pinceaux; le hasard produisit l'effet que l'art avoit vainement tenté; l'écume se trouva représentée d'une manière si naturelle que ce fut la partie la plus achevée du tableau.

De même, lassé d'infructueuses

recherches sur la nature du vrai et de la vertu, Pyrrhon découvrit que ni le vrai ni la vertu ne pouvoient être trouvés. Ce système produisit en lui cette modération, cette impassibilité, cette heureuse indifférence ou plutôt cette insensibilité parfaite qui est aussi naturellement accompagnée du bonheur, que le corps l'est de son ombre.

Il faut cependant observer, pour l'honneur de la Grèce, que, quoique les principes de Pyrrhon aient eu une tendance directe à détruire toute morale, à embarrasser et aveugler l'esprit, les doctrines des autres philosophes dont nous avons rendu compte, présentoient, au milieu de contradictions évidentes, des objets dignes de la méditation des sages. Ces principes assis sur les fondemens solides de la raison, établissant un lien indissoluble entre notre intérêt

et notre devoir, mettoient la vertu sous un jour brillant, et ils étoient nécessaires avant le christianisme, pour arrêter les écarts d'une imagination fougueuse, et détruire la puissance de la superstion.

CHAPITRE XIX.

Notice sur l'exil et la mort de Démosthène. Autres événemens qui arrivèrent en Grèce avant et après la mort d'Alexandre.

On a vu plus haut qu'Antipater avoit obtenu des Athéniens le bannissement de Démosthène; voici quelques détails de plus sur ce fait et sur la fin tragique du prince des orateurs [1].

1 Ce passage est tiré de l'ouvrage de Gast.

Athènes n'avoit point pris de part à la ligue suscitée dans le Péloponnèse par Agis, roi de Sparte, contre les Macédoniens. Les vœux et les intrigues secrètes de Démosthène et de ses partisans, n'avoient pu déterminer les Athéniens à se livrer à cette dangereuse entreprise. Antipater n'ignoroit point leurs intentions hostiles ; il voulut leur faire supporter leur part de l'humiliation, à laquelle désormais la Grèce étoit réduite par ses armes victorieuses.

Les ennemis de Démosthène trouvèrent enfin une occasion qu'ils attendoient depuis long-temps, de faire tomber sur lui la honte d'une condamnation publique.

Harpale, ce gouverneur de Babylone dont il a été question dans un des chapitres précédens, s'étant emparé des trésors qu'Alexandre avoit confiés à sa garde, s'enfuit à

Athènes pour y chercher un asyle. Démosthène fut un des premiers à exhorter ses concitoyens à ne point recevoir un pareil traître ; il leur représenta qu'ils ne devoient point s'exposer au ressentiment du roi de Macédoine pour une cause aussi méprisable.

Mais Harpale qui sut distribuer judicieusement ses largesses, gagna un grand nombre d'orateurs ; il seroit probablement resté à Athènes sans être inquiété davantage, si l'on n'eût appris qu'Alexandre étoit sur le point d'envoyer une flotte considérable, pour punir les Athéniens d'avoir donné asyle à un traître : ils furent obligés de l'expulser de leur ville.

Cet acte de justice fut suivi d'un autre. On fit des recherches pour connoître ceux qui avoient reçu des présens d'Harpale, et l'on ordonna

qu'ils fussent mis en jugement. Tel fut le ressort que les créatures d'Antipater firent jouer avec succès contre Démosthène. On l'accusa d'avoir reçu de l'or d'Harpale. Il fut en conséquence traduit devant l'Aréopage, condamné à une amende de cinquante talens [1], et, faute de la pouvoir payer, il fut réduit à l'exil.

Les circonstances du fait imputé à l'orateur, telles que le rapporte Plutarque, ont néanmoins, il faut en convenir, quelque chose d'invraisemblable et d'absurde. Démosthène, suivant ce récit, auroit été présent au moment où Harpale faisoit débarquer ses trésors. Une coupe d'or d'un grand prix et d'un travail achevé, ayant fixé son admiration, Harpale qui s'en aperçut, le pria de prendre cette coupe dans sa main, et de deviner combien elle pouvoit peser.

[1] Environ 270,000 francs.

Démosthène demanda quel en étoit le prix. Elle vaudra pour vous vingt talens [1], répondit Harpale, et aussitôt il l'envoya avec cette somme de vingt talens à la maison de l'orateur.

Le lendemain, Démosthène se trouvoit obligé de porter la parole contre Harpale devant l'assemblée du peuple; mais son présent magnifique lui ayant fait apercevoir la cause sous un jour plus favorable, il feignit une indisposition, et ne parut pas à la tribune.

Un trafic si honteux et si grossier excède presque toute croyance; il annonce un défaut de délicatesse, dont il seroit difficile de supposer qu'aucun Athénien eût été capable, encore moins Démosthène, qui avoit à conserver une grande réputation, et qui auroit songé à la difficulté

[1] Environ 108,000 francs.

de cacher aux yeux du public un fait de cette nature. La politique lui eût fait un devoir d'être plus prudent, s'il eût été capable d'assez de bassesse pour se vendre à Harpale.

Non-seulement toute cette narration est d'une invraisemblance palpable, mais Pausanias donne une preuve directe, que l'accusation n'étoit que l'œuvre de la calomnie. Harpale s'enfuit d'Athènes dans l'île de Crète, où il fut tué par ses propres domestiques. Son principal intendant étant tombé entre les mains de Philoxène, officier de marine au service d'Alexandre, il fut mis à la question, et obligé de dénoncer ceux des Athéniens, qui s'étoient laissés corrompre par son maître. D'après ses aveux dont Philoxène attesta la réalité, l'innocence de Démosthène fut mise dans tout son jour. Philoxène étoit ennemi de cet

orateur; en sorte que son témoignage est du plus grand poids.

Ajoutons que, d'après Plutarque lui-même, les probabilités sont en faveur de Démosthène. Cet historien avoue en effet que Démosthène fut le premier qui vota pour que l'affaire fût portée devant l'Aréopage, et que l'on punît tous ceux qui seroient reconnus coupables d'avoir accepté des présens du gouverneur de Babylone. Auroit-il ouvert cet avis si sa conscience lui eût reproché d'être du nombre de ceux contre lesquels la justice devoit sévir?

Antipater avoit trop d'expérience et de politique pour prendre ouvertement part à cette persécution; il est cependant facile de juger à l'instigation de qui et par quelles manœuvres le procès fut instruit. Il faut avouer aussi que l'artifice étoit bien digne du but que l'on se proposoit

d'atteindre. Avoir attaqué Démosthène sur ce qui, aux yeux des Macédoniens, étoit son véritable crime, c'est-à-dire, sur son attachement inviolable à la liberté de sa patrie, c'eût été faire une démarche odieuse et absurde ; mais révoquer en doute son intégrité ; montrer à Athènes que l'homme dont elle se glorifioit, avoit un cœur corrompu, que cette vertu austère dont se vantoit son orateur n'étoit qu'un raffinement d'hypocrisie, c'étoit porter un coup fatal à la cause dont il étoit l'intrépide défenseur, c'étoit détruire le patriotisme des Athéniens dans la personne de Démosthène. Un tel plan étoit digne d'Antipater ; et tel est l'effet terrible de la calomnie, que de nos jours encore, aux yeux des lecteurs superficiels, ce grand homme est regardé comme ayant péri victime de son avidité.

La condamnation de Démosthène nous donne une idée de l'abaissement dans lequel étoit tombé le plus auguste des tribunaux d'Athènes, sous l'autorité despotique dont jouissoit Antipater.

Lorsqu'après la mort d'Alexandre, toute la Grèce prit les armes [1], Démosthène fut rappelé de son exil. Quoique éloigné, il n'avoit point cessé de s'occuper des intérêts de son pays. Il accompagna les ambassadeurs que les Athéniens envoyèrent auprès des différens états du Péloponnèse ; son éloquence engagea plusieurs villes à se joindre aux efforts des Athéniens pour délivrer la Grèce du joug de la Macédoine. Il se distingua surtout dans une des

[1] On trouvera le récit de cette guerre dans l'ouvrage de M. Mannert ; nous ne parlons ici que de ce qui concerne Démosthène, et que cet écrivain a entièrement omis.

(*Note du traducteur.*)

villes d'Arcadie par ses discours contre Pythéas, habile orateur, et le principal instrument de la faction macédonienne. Une des répliques qu'il lui fit est fameuse.

Les Athéniens, dit Pythéas, peuvent être comparés au lait d'ânesse; quand on l'apporte dans une maison, vous êtes sûr qu'il y règne une maladie; de même quand il paroît des Athéniens dans quelque ville, vous pouvez assurer que la ville est en désordre.

Cela est vrai, répartit Démosthène, mais de même que le lait d'ânesse rétablit la santé, de même les conseils d'Athènes rendent la vigueur aux états qui se sentent malades.

Les généreuses démarches de Démosthène, jointes au changement qui s'étoit fait dans le gouvernement d'Athènes, plaidèrent efficacement

en sa faveur. Il fut rappelé de la manière la plus honorable.

On équipa une galère pour l'aller prendre dans l'île d'Egine; lorsqu'il se rendit du Pirée à Athènes, tout le corps des citoyens, les prêtres même et les magistrats, vinrent au-devant de lui, et le félicitèrent sur son retour.

Il étoit toujours sujet au paiement de l'amende qui, suivant les lois d'Athènes, ne pouvoit être remise; mais on imagina un moyen de l'indemniser. On lui donna les fonctions de préparer et d'orner l'autel à la fête de Jupiter conservateur, avec un traitement de cinquante talens, ce qui étoit tout juste le montant de l'amende.

Le sort des armes ne favorisa point les Athéniens. Antipater s'approcha de leur ville avec une puissante armée. Démosthène ne l'attendit pas; il s'enfuit à Calauric, petite île,

vis-à-vis de Trézène. Il s'y refugia dans un temple de Neptune, à qui cette île étoit particulièrement consacrée; mais Antipater y ayant envoyé des émissaires, ils entourèrent le temple, et ne se montrèrent point disposés à respecter la sainteté du lieu.

Dans cette extrémité, Démosthène avala du poison, dont il s'étoit muni à cet effet, et il expira en face de l'autel du dieu.

Telle fut la fin déplorable de l'orateur athénien, suivant la tradition générale; mais Plutarque rapporte que Démocharès qui l'assista dans ses derniers momens, assura que sa mort subite ne fut pas l'effet d'un suicide, mais de l'affoiblissement et de l'anéantissement de toutes ses facultés physiques; circonstance très-vraisemblable dans l'état d'angoisses, où il devoit se trouver par rapport

à lui-même, et par rapport à son pays. O gracieuse providence, s'écria Démocharès en le voyant près de rendre le dernier soupir, dérobez-le à la cruauté des Macédoniens!

Démosthène, dans le cours de sa vie politique, paroît s'être trompé sur un point fort important; son objet étoit de rendre à la constitution athénienne, son antique vigueur, et de faire renaître cet esprit public qui avoit jadis opéré tant de merveilles. Mais il étoit impossible de ranimer cet esprit patriotique; la vertu athénienne qui en étoit la source n'existoit plus.

Phocion, illustre contemporain de cet orateur, qui avoit la même intégrité que lui, mais ne partageoit point son enthousiasme, n'étoit pas d'accord avec lui sur ce principe.

« Puisque les Athéniens, disoit-

« il, dans leur état de dégénération « actuelle, ne sont plus capables de « remplir le rôle brillant qu'ils ont « joué autrefois, il faut qu'ils adop- « tent des mesures conformes à leur « caractère : ils doivent rechercher « l'amitié d'une puissance qu'ils ne « sauroient irriter sans s'exposer à « une destruction certaine. »

Démosthène ne pouvoit s'empêcher de regretter le siècle de Thémistocle et de Cimon. Ses projets annonçoient sans contredit les sentimens les plus nobles, et une grande élévation d'idées. Mais le patriotisme modéré de Phocion étoit plus avantageux sous le rapport de la prudence et de la sagesse.

Fin du tome treizième.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. XIII. *Troubles en Grèce apaisés par Antipater. Procès de Ctésiphon et de Démosthène. Sentence de bannissement contre Eschine. Etat de la Grèce pendant le règne d'Alexandre.* 6

CHAP. XIV. *Expédition d'Alexandre dans les Indes. Prise d'Aornos. Passage de l'Indus et de l'Hydaspes. Défaite de Porus. Fondation de Nicée et de Bucéphale. Prise de Sangala. Limite des conquêtes d'Alexandre en Orient. Marche à travers le désert de*

Gédrosie. Voyage de Néarque. 15

CHAP. XV. *Alexandre affermit ses conquêtes. Incorporation des soldats barbares, entre les Grecs et les Macédoniens. Mariages entre les Européens et les Asiatiques. Artifices pour empêcher le retour d'Alexandre à Babylone. Mort de ce conquérant.* 60

CHAP. XVI. *Notice sur le caractère d'Alexandre, et sur quelques incidens de son règne. Condamnation de Parménion et de son fils Philotas. Meurtre de Clitus. Scène touchante à Opis, sur le Tigre.* 88

CHAP. XVII. *Etat de la littérature*